

The cover features a photograph of a tree with a complex network of branches. The background is a solid, vibrant red. The lower-left portion of the image shows a dense, green leafy bush. The title 'la Revue' is written in a large, white, cursive font across the top. Below the title, the text 'de L'IMPRIMERIE NOCTURNE' and 'TRIMESTRIEL CULTUREL RENNAIS' is printed in a smaller, white, sans-serif font. At the bottom right, there is a dark blue horizontal bar containing the text 'MAR 2019 - NUMÉRO 7' in white, and a small white box with the number '88' in black.

la Revue

de L'IMPRIMERIE NOCTURNE
TRIMESTRIEL CULTUREL RENNAIS

MAR 2019 - NUMÉRO 7

88



ÉDITO



Ce nouveau numéro de La Revue, au vu des températures exceptionnelles pour une saison hivernale, a failli être écrit en bermuda. Il faut dire qu'avec les 10 ans du festival Dooinit, nous avions déjà envie de chiller sur un transat, un cocktail à la main, en rêvassant à quelques contrées lointaines ou en cornant les pages de quelques livres. Notre spécialiste en voyance nous a ordonné de conserver notre parapluie, de chausser nos bottes, et de sillonner un dossier spécial environnement. La belle affaire, ou plutôt la Belle Déchète, dont l'aventure se trouve au cœur de nos recherches. Un dossier plein de chiffres, de constats et de photographies, pour attendre, vaillamment, le temps des cerises.

Bonne lecture !

« Ce que j'ai cherché à exprimer dans mes œuvres tient tout entier dans le message suivant : Aimez toutes les créatures ! Aimez tout ce qui est vivant ! »

Osamu Tezuka

SOMMAIRE

DOSSIER	
Chiffres en chaîne	4
L'entretien ou-vert : Valérie Fauchoux	8
La nature en ville	16
Les prairies Saint-Martin	19
L'écomusé	20
Minute kiosque	22
La question du wrac	25
La belle déchète	27
Vous avez dit collapsologie ?	30
Mouvements	32
LIVRES	
Sélection de livres	34
BD de printemps	36
La grenouille à grande bouche	38
SORTIR !	
Minute agenda	41
MUSIQUE	
Festival Dooinit	42
Pascale Le Berre	46
Des disques !	48
RÉCRÉATION	
Carnet d'bouche !	50
Bilingue	52
Jeux	53
Divination	54
Shifumi, de m.a.n.	55

Retrouvez des chroniques, des interviews, des live reports, l'agenda des sorties et autres réjouissances sur

imprimerienocturne.com



RUPTURE(S)

« Je regarde mes enfants, les petits et les grands, et je ne sais pas quoi leur dire... J'ai honte. Les rapports d'experts s'empilent et répètent les mêmes constats lancinants : les animaux disparaissent, les contrées sauvages rétrécissent, les glaces fondent de plus en plus vite, les eaux montent, les records de chaleur s'accumulent, les matières premières se raréfient... Nous allons bientôt dépasser la limite de temps pour agir. L'humanité s'engouffre tête baissée dans une impasse et nous le savons tous.

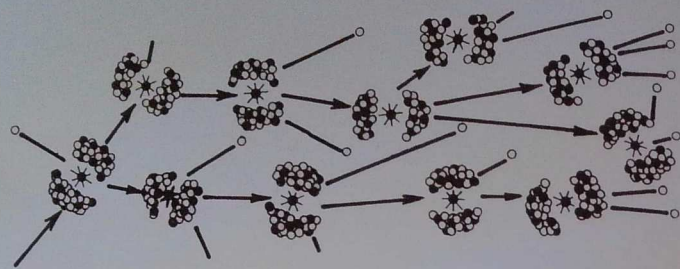
On se rassure avec de belles histoires de colibri et de goutte d'eau pour éteindre une planète en proie à des incendies de plus en plus gigantesques. On se rassure avec le tri des déchets, les vélos, les boîtes à compost... Si tout cela est bien, nous savons pourtant que les vrais enjeux sont au niveau des nations. Et celles-ci ne semblent toujours pas prendre la mesure de ce qui se prépare. »

Philippe Torretton, Tribune dans le journal *Le Monde* publiée le 21 février 2019.

Cette tribune est tombée alors que nous terminions ce numéro, et elle en résume plutôt la substance.

Le 15 mars 2019, des étudiantes appellent à une grève des écolier-e-s et étudiant-e-s pour le climat. Combien seront-ils ? Ce sursaut mondial soulève des interrogations sur un vaste sujet, bien plus global que le seul point du changement climatique : l'environnement, l'écologie, la biodiversité, l'écosystème, ou, en somme, la vie sur Terre. Puis, au fur et à mesure, ces mots résonnent et se croisent avec d'autres : économie, consommation, lutte, solidarité, politique, effondrement. Un enchevêtrement et un nombre de pistes de réflexion aussi complexe que la situation déplorable dans laquelle nous plongeons l'environnement.

Le temps d'un dossier, nous nous sommes mis-es au vert, avons eu des peurs bleues, choisis des couleurs arc-en-ciel contre les idées et les marées noires, et construit, à plusieurs mains, ce dossier particulier.



CHIFFRES EN CHAÎNE

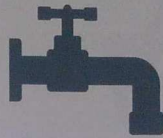
Impossible d'attaquer un problème sans en faire d'abord le constat. Nous avons vaillamment affronté des colonnes de chiffres, de statistiques, de dates, d'anecdotes, pour tenter d'en ressortir de petites fiches thématiques et (re)prendre conscience des choses à l'échelle locale ou internationale. Bienvenue dans ce Rubik's cube global.

PAR KARÉD'WEN ET ISABELLE GIBONI // ILLUSTRATION DE UNE : REVUE ÉCOLOGIE 1977 // PICTOGRAMMES DU DOSSIER : ISMAEL HADOUR

ÉNERGIE VOUS ÊTES AU COURANT ?

L'un des points noirs du réchauffement climatique, ce sont les émissions des gaz à effet de serre, créant un sacré trou dans la couche d'ozone. Et dans les émissions de gaz à effet de serre, il y a la part prépondérante de la combustion des énergies fossiles. Exit donc le charbon ? Non le chiffre mondial de **184 000 KILOS PAR SECONDE** ne baisse pas. Parmi les « solutions électriques », il est donc proposé la carte du nucléaire (les déchets radioactifs varient et leur durée de vie aussi, mais la plus longue peut aller jusqu'à des millions d'années, sans compter la dangerosité des centrales elles-mêmes). La loi de transition énergétique, votée en 2015, prévoyait une réduction à 50 % de la part du nucléaire dans la production d'électricité (contre 71 % aujourd'hui) à l'horizon 2025. L'exécutif vient de reporter à 2035. Il y a aussi la carte de l'énergie renouvelable : hydraulique, éolienne, solaire, géothermique. Pour accentuer cette mise en œuvre, changez déjà votre fournisseur pour Enercoop, une Scop qui est le 1er fournisseur d'énergie verte. Mais un début serait déjà de poursuivre l'isolation des logements, et éviter toute demande inutile en énergie, notamment quand on constate l'ironie de l'autorisation d'installer des panneaux publicitaires numériques qui consomment à eux seuls plus qu'un foyer de 2 à 4 personnes.

La première commune de plus de 1000 habitants 100 % Énergie renouvelable est Tramayes en Saône-et-Loire. Pour aller plus loin avant de débattre du retour à la bougie : *Manifeste Négawatt* (Actes Sud, 2015). Nous vous éparpillons la question du pétrole pour aujourd'hui.



EAU : ÇA COULE DE SOURCE !

La Collectivité Eau du bassin rennais est le syndicat qui produit et distribue l'eau potable aux habitants des 43 communes de Rennes Métropole et de 13 communes périphériques. Soit 486 000 habitants dont 444 723 dans Rennes Métropole) et **20 MILLIONS DE M³** d'eau potable sont consommés par an dans les 56 communes. Plus spécifiquement, à Rennes, la distribution de l'eau est redevenue publique après plus d'un siècle de gestion par Veolia. En 2015, elle confie la distribution de l'eau potable à la Société publique locale (SPL) « Eau du bassin rennais » (à ne pas confondre avec Eau du bassin rennais Collectivité), créée à cet effet.

Sur la Bretagne, les nitrates qui s'écoulent dans nos rivières proviennent à 98 % de l'activité agricole : du gaspillage des engrais minéraux et de l'épandage des millions de m³ de lisier produits par les porcs et volailles entassés dans les élevages industriels. Une pollution nocive, soulignée de nouveau en 2017 avec le rejet de polluants par l'entreprise Lactalis dans la Seiche au niveau des communes de Boistrudan et d'Esse. Pour vous renseigner : Eaux et rivières de Bretagne. Lactalis vient d'être condamnée à verser 250 000 € d'amende.

Autre problème (outra la fonte des glaces de l'Himalaya qui alimentent une dizaine de fleuves majeurs - l'Amou-Daria, l'Indus, le Gange, le Brahmapoutre, l'Irrawaddy, la Salouen, le Mekong, le Yangtze, le Huang He et le Tarim - dont 1,3 milliard d'habitants dépendent) : l'exploitation du gaz de schiste et la méthode par fracturation hydraulique qui pollue les nappes phréatiques. Ce qui donne aussi des images impressionnantes, notamment aux États-Unis de feu allumable au robinet, ce qu'apparemment Donald Trump n'a pas vu (il favorise aussi le retour du charbon, voir notre point énergie).

Notre conseil : évitez une marque bien connue de soda (Coca-Cola), qui, ironie du sort, lançait en 2018 une gamme d'eau intitulée « premium » en bouteille, alors qu'ils utilisent en moyenne 2,5 litres d'eau pour produire... 1 litre de boisson. Logique. À voir en sirisant l'eau du robinet : *Erin Brocovich* de Steven Soderbergh, 2000.



En mars 1978, le naufrage de l'Amoco Cadiz souille 40 km de côtes bretonnes de 220 000 tonnes de pétrole brut et 3 000 tonnes de fioul.

DATA-CATASTROPHES

16 mars 1978 : l'Amoco cadiz fait naufrage libérant 227 000 tonnes de pétrole brut au nord du Finistère. 30 % de la faune et 5 % de la flore marines vont être détruits sur une surface de 1 300 km².

9 décembre 1984 : la catastrophe industrielle de Bophal (Inde) dégage 40 tonnes d'isocyanate de méthyle (CH₃-N=C=O) dans l'atmosphère de la ville. Il y aurait eu 3 500 morts la première nuit et on dénombre 300 000 malades suite à cette explosion.

26 avril 1986 : le réacteur numéro 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl (Ukraine) explose.

12 décembre 1990 : au large de la Bretagne, l'Erika fait naufrage, déversant 30 884 tonnes de fioul lourd.

11 mars 2011 : catastrophe nucléaire de Fukushima au Japon.

2007 : pic de disparition mondial chez les abeilles, domestiques ou sauvages, avec 80 % d'abeilles mortes

2016-2017 : la grande barrière de corail (Australie) subit ses deux épisodes de blanchiment les plus graves, notamment dus aux hausses de la température de l'eau.

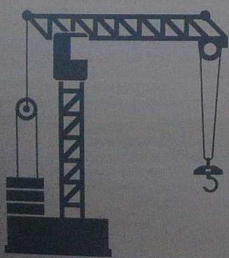
Janvier 2015 : à peine investi, le président Jair Bolsonaro veut exploiter davantage l'Amazonie dont 60 % se retrouve sur le territoire brésilien, y compris les terres des populations amérindiennes. La déforestation de cet immense poumon a atteint un désastreux record avec une aggravation du déboisement de plus de 13 % entre août 2017 et juillet 2018, soit 7 900 km² de défrichés contre 6 950 l'année précédente. Et l'équivalent de 75 fois la ville de Paris en surface.

Février 2015 : en Antarctique Ouest, un glacier grand comme la Floride, le glacier Thwaites, est en train de se détacher trop vite du continent, menaçant une montée du niveau de la mer de 3 mètres.



TRANSPORTS À VÉLO SIMONE !

Quibliez votre voiture (et épargnez-vous les bouchons sur la rocade). Le service des transports en commun de Rennes et ses 2 444 arrêts sont gérés par Keolis. Bientôt une 2^e ligne de métro, et 149 lignes de bus régulières et scolaires desservent l'ensemble des 43 communes de la métropole rennaise. Pour favoriser l'utilisation des transports en commun, la gratuité semble être une carte à jouer, une voie suivie par Niort, Châteauroux ou Dunkerque, et qui place l'usager comme un citoyen et non comme un client. Mais nous savons que vous préférez le vélo, un usage défendu par Rayons d'actions. Avec un trafic cycliste qui a augmenté de 35 % en 2016, on comptait à ce moment là 570 km d'itinéraires cyclables sur Rennes Métropole contre seulement 448 kilomètres d'aménagements à Paris, et 70 à Marseille. Sur ce point, la France est complètement en retard face à ses voisins européens, comme le Danemark, numéro un de l'aménagement en faveur des vélos, suivi par les Pays-Bas et la Suède. Pour vos déplacements plus lointains, si vous ne pouvez pas vous payer les tarifs des nouvelles LGV, pensez covoiturage, pour lequel il existe en ligne de nombreuses alternative hors le leader payant BlaBlaCar comme Mobicoop ou Ouestgo.



URBANISATION UN PLAN BÉTON

L'une des problématiques en constante progression est l'artificialisation des sols (à savoir la perte des qualités qui sont celles d'un milieu naturel, entendez que vous ne pouvez donc pas y faire pousser de carottes ou de salade). Un rapport de l'INRA et de l'IFSTTAR livré au gouvernement en décembre 2017 constate que 236 hectares d'espaces naturels sont chaque jour artificialisés, soit 6 000 km² depuis 2006, l'équivalent d'un département tel que le Gard ; 9,4 % du territoire français sont déjà perdus en cinquante ans, 7 millions d'hectares de terres ont été ensevelies pour l'habitat (40 %), l'économie (30 % : entreprises, entrepôts, commerces) et les infrastructures de transport (30 %). Depuis 2009, l'artificialisation s'est faite à 90 % aux dépens des sols fertiles, l'équivalent de la surface d'un département tous les cinq ans. Un mouvement qui s'accélère, en particulier en raison de l'attrait des Français pour les zones pavillonnaires, et qui va à l'encontre de l'objectif « Zéro artificialisation nette » du plan Biodiversité de 2018. Autre victime du bétonnage : le littoral, avec un taux 5,5 fois supérieur à la moyenne métropolitaine. Parmi les solutions qui devraient lutter contre l'étalement des villes, le « Renouveau urbain », proche de la réhabilitation, ou l'action de reconstruction de la ville sur elle-même et de recyclage de ses ressources bâties. Et qui n'est malheureusement pas à la une. Pas plus que les habitats écologiques, alors que le béton est responsable de près de 52 % des émissions carbone du secteur bâtiment.



ALIMENTATION : DU LOCAL POUR LES SCOLAIRES... ET POUR TOUS !

Près de 10 000 repas sont préparés chaque jour dans la Cuisine centrale de la ville de Rennes pour être servis dans 48 restaurants scolaires. De 12 % au premier semestre 2015, le bio devrait passer à 20 % d'ici 2020 sans pour autant augmenter le coup du repas. 27 juin 2016 : le conseil municipal de Rennes décide de mettre en place le plan l'autosuffisance alimentaire de la ville, s'appuyant sur 27 exploitations agricoles (à Rennes et communes proches), 6 exploitations semi-professionnelles (ferme d'insertion, ferme pédagogique, écomusée, apiculteurs...) et 225 hectares exploités, soit 44 % des surfaces agricoles déclarées. Une initiative qui suit celle de la ville d'Albi en vue de développer l'autosuffisance alimentaire, sachant qu'à l'heure actuelle la moyenne sur 100 zones urbaines analysées, **98 % DE L'ALIMENTATION EST COMPOSÉE DE PRODUITS AGRICOLES « IMPORTÉS »** alors que dans le même temps 97 % des produits agricoles locaux sont « exportés ». À Rennes l'agglomération rennaise produit moins de 3 % des quantités de fruits qu'elle consomme. C'est pas gagné côté fourchette... Il devient plus qu'urgent de replacer la question du local en parallèle d'une agriculture respectueuse de l'environnement, alors que l'Insee a publié fin 2017 un rapport précisant bien que l'agriculture bio a de meilleures performances économiques. A voir en mangeant une tarte aux légumes du coin : Solutions locales pour un désordre global, Coline Serreau, 2010.

LE LABO DU PETIT CHIMISTE

Entre 1995 et 2015, 318 528 fermiers indiens se sont officiellement donné la mort, la plupart en avalant des pesticides. Ironie de la méthode quand c'est l'industrie agrochimique qui les a endettés. La promesse : un rendement fabuleux, à grands coups d'usage d'OGM, pesticides et engrais. Or ces derniers rendent à terme des terres infertiles, quasi incultivables, et des plantes qui s'affaiblissent au fil du temps. Sans compter que les produits phytosanitaires sont tout aussi responsables de la pollution de l'eau et de l'air. Encore des terres arables condamnées au delà du béton.

Le petit chimiste (quand il ne fait pas dans le clonage) joue aussi avec les Organismes Génétiquement Modifiés et ce dès les années 1970 ; les essais en plein champ démarrent aux Etats-Unis dans les années 80. En France, le sursaut a lieu en 1997 quand Lionel Jospin autorise la mise sur le marché de maïs transgénique. Jusqu'ici, c'est Monsanto qui avait la main sur ce marché aux alouettes, avant

d'être racheté en 2018 par Bayer, pharmaco-chimiste allemand à qui nous devons le fabuleux Round'up, un herbicide lié au volumineux dossier sur le glyphosate. Et ne comptez pas vous débarrasser de cet épandage aussi facilement : l'émission Cash Investigation révélait en 2016 que l'on retrouvait des pesticides interdits depuis 10 ans dans des vignobles bordelais. Le hic : c'est que cela nous pollue aussi jusqu'à l'eau et l'os, et la France reste le premier utilisateur de pesticides en Europe (environ **80 000 TONNES PAR AN**). Conséquence : le taux d'imprégnation de la population est impressionnant. L'Institut national de veille sanitaire (InVS) a retrouvé des traces d'insecticides dans 90 % des échantillons d'urines qu'il a testés.

En Bretagne, la lutte contre les produits phytosanitaires et la protection de l'eau est encouragée par le prix Zéro Phyto. Car si la loi Labbé (2017), « interdit aux personnes publiques d'utiliser ou de faire utiliser des produits phytosanitaires pour l'entretien des espaces verts, forêts, promenades et voiries accessibles ou ouvertes à tous », des dérogations existent pour les cimetières, les



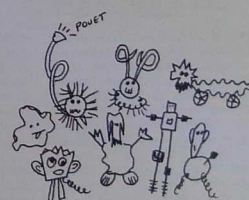
terrains de sport, les ronds-points et certains axes routiers. 75 % des communes bretonnes, 353 villes et villages sont aujourd'hui labellisées « Zéro Phyto ». A voir en sirotant un verre de vin naturel ou de bière artisanale ! Nos enfants nous accuseront de Jean-Paul Jaud, 2008.



LE FOND DE L'AIR EST... PLEIN DE POLLUANTS ATMOSPHÉRIQUES

Ils portent les jolis noms de tétrachloroéthylène disponibles dans les textiles, de benzène dans vos produits de bricolages, de formaldéhydes dans les panneaux de particules : les polluants sont nombreux pour ne pas dire partout. Celui qui revient régulièrement en tête des informations, ce sont les particules fines, avec la régulière habitude de pics de pollution dans les grandes villes (nous incitons tout de même d'autant plus à pédaler !). L'un des polluants problématiques à Rennes est le dioxyde d'azote (NO₂), qui est le principal marqueur de la pollution automobile. En Bretagne, c'est l'association Air Breizh qui mesure les polluants atmosphériques, avec 17 stations de mesure dont 4 à Rennes. Le fond de l'air est aussi frais que pollué, et les chiffres avancent **422 000 MORTS PAR AN EN EUROPE** et 7 millions dans le monde à cause du problème. Des morts, donc, mais aussi des asthmatiques, et des dépressifs comme le montre une étude réalisée par des chercheurs du King's College de Londres qui conclut que « les enfants qui grandissent dans un environnement particulièrement pollué ont trois à quatre fois plus de risques de développer un trouble dépressif majeur à l'âge de 18 ans. » Pendant ce temps en Corée du sud, une tentative de créer de la pluie artificielle pour lutter contre la pollution de l'air a échoué.

Quand l'Europe autorise une semence Monsanto...



Prudence, ça a l'air chelou



La pollution lumineuse est la 2^e cause de mortalité chez les insectes.

4G, ONDES ET LUMIÈRES ÉTEIGNENT S'IL VOUS PLAÎT

La 4G a peine installée dans le métro rennais, voilà pour 2019... la 5G ! Toujours plus loin dans le numérique, la communication et le Wi-Fi. Malgré la dernière publication des résultats d'une étude américaine qui a testé sur des années le rôle des ondes sur des souris, pour l'heure l'impact des Das (Débit d'absorption spécifique) ou ondes électromagnétiques sur l'homme est encore flou, avec des batailles des « pro-ondes », ou ceux reconnaissant que l'électrosensibilité fait partie des nouvelles maladies environnementales comme le professeur Belpomme, Président de l'Artac (Association pour la recherche thérapeutique anticancéreuse). Cela dit, l'Organisation mondiale de la santé a classé en 2001 comme « cancérigènes possibles » les champs électromagnétiques de radiofréquence. Guère mieux du côté de l'utilisation d'écrans (en moyenne les français passent 3 h 42 par jour devant la télévision, sans compter les téléphones ou tablettes), et que la surexposition à ces derniers « engendre des troubles importants sur les jeunes enfants » selon Anne-Lise Ducanda, médecin de Promotion maternelle et infantile et membre du collectif surexposition aux écrans. Pour couronner le tout, la lumière artificielle tout court pose problème. La lumière naturelle joue un rôle essentiel de « resynchronisateur » des rythmes biologiques et du système hormonal chez la presque totalité des espèces ; or nous sommes exposés en ville à des lumières artificielles permanentes, et le phénomène de pollution lumineuse, au-delà du gaspillage d'énergies, est la deuxième cause de mortalité chez les insectes. Deux chercheurs australiens viennent de publier une étude montrant que la proportion des espèces d'insectes en déclin rapide dépasse 41 %, avec un tiers des espèces menacé de disparition. « Cela se passe à une vitesse incroyable. Dans 100 ans, tous les insectes pourraient avoir disparu de la surface de notre planète », s'inquiète Francisco Sanchez-Bayo, biologiste à l'université de Sidney (Australie).

TÉLEX SURPRISES

MINUTE OURS. Au Canada, les ours polaires, forcés de quitter la banquise à cause du réchauffement climatique, vont dans la ville de Churchill au Manitoba. Là-bas, les autorités ont fait le choix de les mettre en prison. En 2016, 53 animaux se sont ainsi retrouvés derrière les barreaux. En février 2019, c'est en Russie que les animaux s'introduisent dans les maisons d'une ville d'un archipel de Nouvelle-Zemble ; en cause, la diminution de leur moyen de nourriture et d'espace vital.

CARAPACE. Mardi 19 février 2019, c'est une étrange surprise aux Galapagos pour une espèce que l'on croyait éteinte : un spécimen vivant d'une tortue géante appartenant à l'espèce *Chelonoidis phantastica* a été découvert dans l'archipel équatorien.

MORT DE RIRE. En raison du réchauffement climatique, du gaz hilarant s'échappe de l'Arctique une nouvelle fois en 2017.

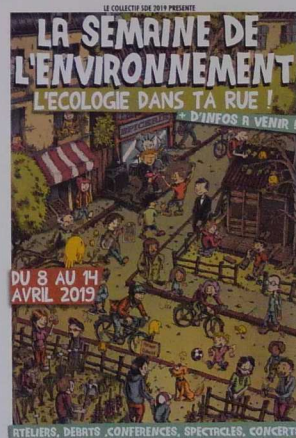
ADIEU FLIPPER. Depuis le début de l'année, 600 dauphins se sont échoués sur les côtes de l'océan Atlantique, un chiffre bien au-dessus de la normale. Parmi les carcasses échouées, 93 % portent des traces de capture par des engins de pêche, telles que des mutilations, amputations ou fractures de la mâchoire.

LA MCE, UN PÔLE RENNAIS D'INFORMATION

Fondée en 1983 et située au 48 boulevard Magenta, la Maison de la consommation et de l'environnement est unique en France du fait qu'elle travaille à la fois avec des associations de consommateurs et des associations environnementales. Parmi ses 29 membres, Bretagne vivante qui s'active sur la question de la biodiversité, Empreinte qui regroupe des porteurs de projets d'habitat écologique ou encore la Ligue de protection des oiseaux d'Ille-et-Vilaine. On y trouve aussi les permanences de 23 associations bretonnes qui assurent un soutien et une veille juridique. Sur leur site Internet, l'agenda des animations diverses (ateliers, rencontres, projections), mais le plus intéressant se trouve encore sur place avec un vaste centre de ressource ouvert à toutes pour ceux qui veulent s'informer et agir. De quoi pousser la porte du bâtiment le lundi, mardi, mercredi, jeudi de 9h à 12h30 et de 14h à 17h30 et le vendredi de 9h à 17h. Toutes les infos sur mce-info.org.



LE FESTIVAL



En avril, la Semaine de l'environnement propose sensibilisation et animations à Rennes.

LE LIVRE



Pour aller plus loin, procurez-vous Histoire de l'écologie en Bretagne de Tudi Kernalegenn paru en 2011 aux éditions Gaoater.



ENVEZ-VOUS IMPLIQUER ?
Rendez-vous sur carte-ouverte.org !

L'ENTRETIEN OU-VERT

VALÉRIE FAUCHEUX

INTERVIEW : ISABELLE GIBONI & KAREDWYN
 PORTRAIT : KARINE BAUDOT // PHOTOS : KAREDWYN

À la mairie de Rennes, une branche politique s'active autour de la question environnementale avec plusieurs élu-e-s, dont Valérie Fauchoux qui travaille avec eux sur différents dossiers. Rencontre et interrogations à cœur ouvert sur un parcours engagé sur plusieurs fronts.

Est-ce que tu peux te présenter, autant ton parcours militant que ton arrivée à Europe Écologie les Verts à la mairie de Rennes?

Je ne suis pas adhérente d'Europe Écologie les Verts, je suis dans leur groupe, je travaille avec eux. Aujourd'hui, je suis sans parti politique. Je termine mon mandat sans être dans une organisation politique et ça me va plutôt bien. Je trouve que la période s'y prête assez.

Mon parcours... ça fait maintenant plus de 25 ans que je milite. J'ai commencé à 17, 18 ans au lycée puis à la fac. J'ai milité pas mal dans Attac. Et puis le 13 septembre 2001, avec Attac on est allé faire une diff' place de la Mairie. On est sorti parce qu'il y avait — je sais pas si vous vous souvenez mais dans la presse, la presse accusait les altermondialistes d'avoir entre guillemets créé le terrain du terrorisme. Ça faisait partie des trucs absolument horribles qui avaient été dits à ce moment-là : l'édition du Monde, sur Inter, etc. Et donc on a décidé le 12 de quand même sortir pour réagir le 13. J'ai rencontré les camarades de la LCR pour lesquels je votais déjà depuis quelques années. Dès qu'il y avait une liste LCR, notamment aux municipales, il y avait les fameuses listes LCR — RUT, rassemblement utile des travailleurs, et sauvegarde de la galette saucisse de Haute Bretagne — des trucs qui, quand même, proposaient dans leur programme de remettre, je crois, des hippopotames dans la Vilaine pour bouffer la pollution (rires). Bref, je les ai rencontrés en septembre 2001 et c'était le début de la campagne de Besancenot. Et puis il y a eu le 21 avril 2002 et là, je suis rentrée pour la première fois dans une organisation politique en tant que tel, un parti politique en 2002. Militante à la LCR, j'ai été la candidate en 2008 aux municipales pour la LCR. Il nous a manqué 7 voix pour faire 5 % (rires) et c'est à ce moment-là que je rencontre aussi les Verts. Parce qu'en 2008, les Verts aussi font une campagne autonome menée par Nicole Kill-Nielsen. Je découvre leurs jeunes camarades, les gens de mon âge : Gaëlle Rougier, Laurent Hamon, Jean-Marie Goater, et je trouve qu'on a des choses à partager : quand je comparais notre programme et puis lors des rencontres on en discutait... Y'avait un prisme chez eux justement écologique qu'on n'avait pas nous en tant que tel. Et je trouvais aussi que travailler un programme municipal à travers les questions écologiques, certes, n'étaient pas des mesures révolutionnaires et de rupture avec le système mais qui permettaient au moins de le contrecarrer et montrer qu'une autre solution était possible tel que, eux, le faisaient et je trouvais vraiment ça intéressant. Arrive 2013 où on se pose à nouveau la question des municipales. Le parti de gauche et Ensemble décident de partir avec EELV. Moi j'y suis plus

que favorable en disant, les Verts surtout avec nous dans les manifestations contre les politiques de Sarkozy, de Raffarin, enfin on s'est retrouvés dans toutes les manifestations ensemble et en disant voilà, on a vraiment à gagner à être ensemble pour aussi réduire l'hégémonie du Parti socialiste sur la place de Rennes. On est élus, le PG décide, eux, d'entrer dans l'opposition. Moi je me retrouve dans l'entre-deux. J'avais fait la campagne avec les Verts et j'avais vraiment apprécié la façon dont ils avaient mené le travail et comment on avait pu bosser ensemble. J'étais la deuxième de liste avec Matthieu. On avait décidé de faire un ticket gagnant et puis le Front de Gauche était en train de mourir, vraiment. Quelques mois plus tard il disparaissait. Je décide de ne pas être avec le parti de gauche. Je romps avec mes camarades d'Ensemble qui y étaient plutôt favorables. Et en me disant que tu restes dans ce cas-là autonome dans le conseil municipal mais ça, ça sert à rien. On n'a plus le droit de parole et puis après moi je bossais à côté. Ça voulait dire bosser toute seule toutes les délibérations parce que... on peut pas dire que mes camarades d'Ensemble et même c'est la tendance dans la gauche radicale, c'est plus de travailler les questions nationales que s'intéresser à une délibération et de chercher les détails techniques pour comprendre ce qui arrive. Donc, je suis entrée dans le groupe des écologistes, de ce que je suis, de ma différence et je m'adapte aussi à eux. Je ne suis pas rentrée dans le groupe pour les faire exploser, pour mener des divergences... Mais essayer de faire les choses au consensus, et on y arrive plutôt bien.

Justement, le fait de ne pas être encartée à EELV et d'avoir rejoint ce groupe, est-ce que tu as l'impression qu'il y a des discussions finalement entre cette liste plus particulière et plus généralement le parti EELV, notamment en fait ? Est-ce qu'il y a des désaccords ? Je ne crois pas... Enfin, le problème c'est que moi, je ne suis pas l'actualité d'EELV national. Alors si, sur les questions électorales, mais comme je ne suis pas adhérente, je ne reçois pas leurs textes de fond. C'est la vie d'un parti politique, c'est-à-dire à l'échelle nationale il peut être mené de telle stratégie et les individus peuvent avoir aussi des divergences. Moi, j'en ai eu au sein de mon organisation. Mais globalement, aujourd'hui, EELV est, on va dire, un petit peu en retrait de l'organisation au niveau national et ce qui la fait tourner, c'est les élu-e-s. On voit les batailles que peuvent mener les élu-e-s au Parlement européen. Elles sont essentielles.

« L'ÉCOLOGIE
 EST UN HUMANISME
 POUR MOI. »

Moi, de manière générale, ce que je peux dire des élus-écologistes, c'est des élus bossieurs et on voit bien au Parlement européen, Esther Benbassa [Ndr : élue au Sénat en 2011 et réélue en 2017] ce qu'elle peut faire aussi au Sénat, Joël Labbé [Ndr : élu en 2011 avec EELV et réélu en 2017 avec un groupe divers gauche]... Alors, ils choisissent des domaines, ils ne peuvent pas faire tout mais bon sang, ils sont pugnaces et ne varient pas de position sur des dossiers et essaient de les mener jusqu'au bout et de trouver des solutions pour faire émerger leur position. Je leur rendrai grâce là-dessus parce que... C'est pas des feignants, quoi ! Et de s'asseoir sur leur poste et de... Voilà tout le débat qu'il y a aujourd'hui autour des Gilets Jaunes, des élus-écologistes qui profiteraient du système, franchement (rires)... En tout cas, moi c'est pas ce que je vis et c'est pas ce que vivent aussi mes camarades dans le groupe.

Sur cette liste, il y a donc 15 personnes. Est-ce que chaque élu a un dossier vraiment spécifique, sur des sujets différents ? Il y a les dossiers qui sont accordés par délégation de la maire : Jean-Marie Goater, adjoint à la démocratie locale, Matthieu Theurier lui vice-président en charge de l'économie sociale et solidaire donc là, c'est les dossiers entre guillemets officiels. Alors moi je n'en ai pas en tant que tel puisque je me suis apparentée au groupe mais le mot d'ordre du Front de Gauche, c'est qu'on ne rentre pas dans l'exécutif, donc moi je n'ai pas de délégation de la maire ni de délégation à l'échelle métropolitaine. La seule chose, c'est que j'ai des dossiers, comme les autres aussi en prennent. Je suis dans le groupe de travail à la mairie « cohésion sociale ». Donc moi, la question des migrants je m'y attelle. C'est un dossier que je travaille régulièrement. Je suis toujours en lien avec les associations : mercredi soir j'étais à un conseil d'administration à ce sujet parce qu'il y a une question épineuse en ce moment. Je suis aussi investie sur le domaine de l'eau. J'ai fait partie des collectifs pour une gestion publique de l'eau. Donc 2000 et 2010, Rennes Métropole m'a nommée à la Collectivité Eau du bassin rennais. Donc je suis élue à la Collectivité Eau du bassin rennais et à la régie d'assainissement aussi.

Par rapport à la cohésion sociale, le 21 janvier, tu as porté la question de la gratuité des sanitaires en pointant de l'égalité homme-femme, est-ce que ça te paraît...
L'écologie est un humanisme pour moi. Je pense que c'est ça que porte aussi EELV. Pour moi c'est le système politique qui doit permettre à la fois de respecter le vivant, la planète, etc., mais aussi les hommes, l'écosystème dans lequel on est et de faire en sorte que chacun y trouve sa place. Donc l'urgence écologique, l'urgence sociale sont forcément liées. C'est ce que l'on a mis aussi dans l'intervention politique générale que Gaëlle Rougier a prononcée au moment des Gilets Jaunes, début décembre. C'est évident. On ne peut pas avoir un système où l'environnement est facilité pour les riches et que les pauvres n'y aient pas accès. Donc la question de l'alimentation, le droit à une alimentation saine, à des tarifs accessibles à tous mais aussi qui rémunère les paysans. C'est une question fondamentale. Parce que sinon c'est la bouffe dégueulasse pour les pauvres et les bons produits pour les riches. On peut penser les choses comme ça en permanence : la ville pour les riches qui peuvent garder leur maison et les pauvres tous à l'extérieur

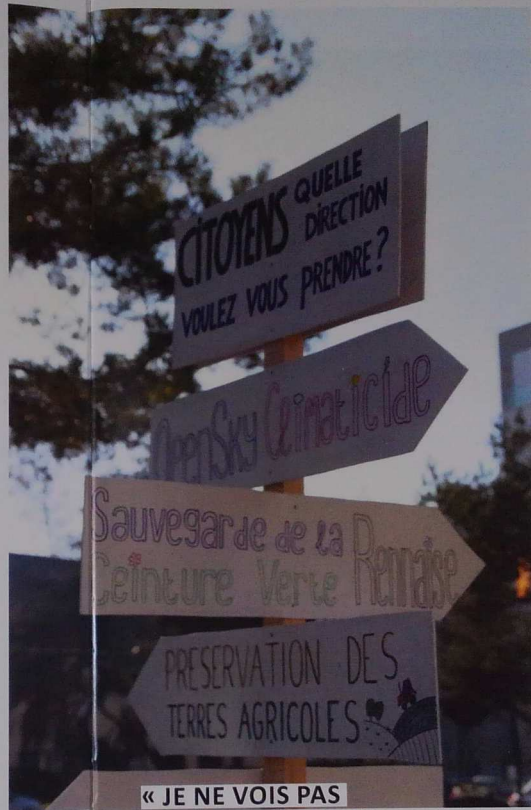
de la ville. Donc non. Forcément, qui dit écologie, dit un système qui permette à chacun et à chacune, quel que soit son revenu de pouvoir bien vivre dans son écosystème.

Justement, là il y a la question du conseil municipal rennais mais il y a aussi celui de la métropole avec beaucoup de chantiers...
La métropole prend maintenant complètement en charge les compétences structurantes : les transports, le logement, le plan Climat-air-énergie, toutes les grandes politiques sont aujourd'hui à la métropole, ce sont des compétences métropolitaines.

Vous avez quelle marge de manœuvre face au poids de grands chantiers ou de grands investissements. Enfin, je pense là à Euro Rennes qui va bientôt s'achever...

Euro Rennes comme le Couvent des Jacobins, c'était les choix du Parti socialiste. Ce n'était pas les nôtres. On a dit ce que l'on avait eu à dire pendant la campagne et on ne favorise pas ce truc-là. Pour nous ça reste toujours des erreurs. Pas la rénovation du Couvent des Jacobins mais la transformation du Palais des congrès en un lieu fermé, qui n'est pas accessible à la majorité des Rennais sauf quand on fait une expo mais sinon... Je passe devant dans la semaine, tous les week-ends et je vois tous ces gens qui essaient de voir à l'intérieur comment c'est, parce que le bâtiment est magnifique à l'extérieur... Ça me met en colère de voir ça. J'ai plus le chiffre en tête. Mais c'est énorme. Payé par les métropolitains et qui est totalement inaccessible 90 % du temps. Nous on aurait voulu en faire une maison des associations. Il fallait rénover ce couvent qui était en train de s'effondrer. En plus, y a une valeur patrimoniale donc aucun problème. Mais en faire un lieu ouvert. On est en manque de salles partout. Le nombre d'associations qui est sur Rennes, on n'a jamais assez de salles. C'est la croix et la bannière pour organiser une réunion, c'est pas normal.

Dans les projets autres qui font grincer des dents, en ce moment, il y a le projet Opensky à Pacé qui a refait surface. C'est aussi désuet que l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, et donc là il y a une pétition qui est en train un peu de faire du bruit...
Tout à fait et puis surtout des associations qui viennent de se regrouper : Attac, Alternatiba. Une autre pétition mais à l'intention des associations et d'organisations qui la signent aussi massivement. Il y a un mouvement qui est en train de monter. Nous on est très content. Le vote sur ce centre commercial avait eu lieu au conseil métropolitain en février 2014, à peine un mois avant qu'on soit élus. Il y avait la période électorale en cours. On avait produit à ce moment-là un communiqué de presse et on l'avait cité dans les débats. Ça n'avait pas amené un remous spécifique. Personne ne s'en était saisi. Bon, nous on a eu notre expression en dénonçant un peu cette nouvelle artificialisation des terres. En plus pour du commerce, plus ou moins du luxe, enfin qui ne sert à rien et puis la question de la bannière. On avait la même expression quoi. Et là ce qu'on voit, c'est qu'on lance une pétition, enfin des copains d'EELV lancent une pétition. 5000 pétitionnaires assez rapidement. En moins d'une semaine on a encore 700, 800 de plus. D'autres organisations s'en saisissent et c'est très bien qu'on mène le rapport de forces. C'est une dynamique mais totalement obsolée. En 5 ans, je crois qu'il y a eu prise de



« JE NE VOIS PAS COMMENT JE PEUX FAIRE, VIVRE, DANS CE MONDE SI JE NE PARTICIPE PAS AUX LUTTES SUR LE TERRAIN. »

conscience des questions écologiques et le modèle de développement autour d'un système mercantile et capitaliste. Je porte aussi cette question-là.

Une fois que les permis de construire sont autorisés, est-ce qu'il reste quelque chose de possible ? Une fois que le feu vert a été donné pour le projet ? C'est une mobilisation citoyenne, honnêtement... et faire piler les élus-écologistes. Je vois que ça. C'est une compagnie Phalsbourg, qui est une compagnie qui travaille sur ce type de centres commerciaux un peu partout en Europe. Je pense que c'est que ça qui fera changer les choses et éventuellement des actions. Nous on sera dedans, à titre individuel et aussi les organisations politiques seront là. Mais moi je suis satisfaite quand même de voir que maintenant ça suscite une mobilisation, ça suscite des interrogations et des réactions. Ce qui n'était pas le cas il y a quelques années.

Justement en parlant de mobilisation citoyenne, la lutte contre l'aéroport, ça a été gagnée grâce à la mobilisation citoyenne. Rétrospectivement, quel regard vous portez sur cette lutte ? Quel que soit le mode d'action des uns et des autres. Ceux qui ont été sur l'occupation, dans le rapport aussi de confrontation avec la police et ceux qui ont organisé simplement des débats, quel que soit le mode d'action, l'alliance de tout ça a permis la victoire. De longue haleine. Comme quoi faut pas lâcher, même si on perd devant un tribunal ou qu'une manifestation n'aboutit pas tout de suite. C'est la preuve que la constance permet les victoires, que l'alliance entre les différents modes d'action et de philosophies politiques entre les radicaux et ceux qui étaient plus dans le combat habituel, de la simple manif, etc., permet aussi les victoires. Je pense que c'est aussi les convergences entre ces différents groupes qui permettent d'établir les rapports de forces et de tenir sur la longue durée parce qu'on voit bien que le combat s'est fait à la fois sur l'aspect juridique, l'interpellation publique, l'interpellation des politiques et l'action sur le terrain et le lien avec les paysans qui y vivaient aussi. Mais ça n'a pas été sans mal. On voit bien, il y a eu des heures et des heures de discussion, d'engueulades. Je pense aussi à ceux pour qui la fin d'année a été compliquée et je pense aussi à ceux qui ont sincèrement investi l'espace et qui ont créé des activités, alors alternatives, et qui veulent garder leur fonctionnement alternatif et moi je comprends. Le problème c'est que le système de la propriété, du mode d'organisation de l'agriculture traditionnelle veut les avaler. Mais pour moi la victoire elle a été là. C'est quarante ans de combat quand même. Les premiers sont tout autant à féliciter que les derniers.

Même si c'était déjà très répressif pendant Notre-Dame-des-Landes, la répression est de plus en plus dure de ce qui peut se passer dans l'espace public, est-ce que ça vous inquiète ? Mais c'est évident. On est dans cette phase de montée des tensions, des rapports de forces et évidemment ces sociétés qui utilisent la répression

pour les contraindre. Mais n'empêche, la loi Travail, ils avaient utilisé des LBD énormément. C'était des jeunes casseurs, des jeunes étudiants à la con, etc. Aujourd'hui, là, c'est des gens lambda, des gens qui jusque-là ne manifestaient pas, qui se prennent des balles en caoutchouc dans les yeux, qui se font crever les yeux, qui se font envoyer des grenades de désencerclement. Et mine de rien, ça interroge plus fortement. Les médias qui ne s'y étaient pas beaucoup intéressés à ce moment-là, il n'y avait que 1 ou 2 journalistes qui en parlaient. Il y avait Bonelli qui était chercheur et qui produisait un petit peu de réflexions sur ces questions-là, mais là je vois qu'aujourd'hui, c'est un débat qui ir-

il faut leur permettre de pouvoir s'exprimer et tout au long du mandat. Et évidemment les associer au projet urbain, c'est évident. Et donc faire nos propres enquêtes publiques, à notre sauce. Justement. Beaucoup plus participative, beaucoup plus proche des habitants et pas parce qu'on a déposé l'ensemble d'un dossier technique sur le site de la préfecture et qu'on est supposé voir entre telle date et telle date, faire un rapport et aller déposer au commissaire enquêteur qui est présent que deux fois par semaine voire une fois dans la mairie à Pétaouche qui n'est ouverte que de 8h30 à 10 h (rires)... C'est ça les enquêtes publiques, dans plein de domaines c'est ça.

Ce qu'on sait aujourd'hui des risques encourus, l'urgence climatique, environnementale. Comment, même si on sait qu'il y a des enjeux économiques, comment on explique cette inertie ou cette sorte d'inertie politique à ne rien changer et finalement est-ce que pour vous, même à titre personnel, ça vous paraît encore pertinent qu'on puisse encore donner son avis, puisque finalement, les grandes décisions restent flottantes dans des nébuleuses ou peut-être aux mains des plus puissants ?

Oui, alors moi je suis moins désespérée maintenant que je pouvais l'être quand j'étais simple militante d'Attac. Si je regarde à l'échelle mondiale, européenne ou nationale, évidemment je suis totalement désespérée. Mais parce que justement, en tant qu'élue locale, je me dis on essaie tout de même de faire des choses. Alors c'est pas la panacée. On n'aboutit pas sur tout mais je vois le combat qu'ont mené les copains dans les instances sur le plan local, voilà ; justement pour faire développer l'économie sociale et solidaire. Alors c'est loin d'être terminé, c'est pas sur un mandat de 6 ans et en vérité de 5 ans qu'on peut totalement faire aboutir les choses mais il y a quand même des avancées. Sur les formes urbaines, Matthieu a vraiment travaillé lui en étant aussi dans le groupe Développement durable et Urbanisme/habitat et urbanisme, sur les questions de végétalisation, la place des jardins dans la ville, la question des îlots de chaleur, l'expérimentation autour des ambassadeurs. Les copains ont vraiment mené des choses. La tarification sociale et progressive de l'eau, ça c'est nous avec Laurent dans la Collectivité Eau du bassin rennais. Donc on a pu changer des petites choses. C'est loin d'être fini, d'être l'objectif final. Je pense que c'est le terrain où on peut transformer les choses. Alors le tout, c'est que c'est désespérant quand même parce qu'on est aujourd'hui avec des élus qui ne tranchent pas. Nous on a tranché. La bagnole, on a tranché nous. Évidemment on rentre en conflit avec ceux qui défendent la bagnole et c'est un lobby puissant.

C'est vrai que si c'était nous qui étions à la direction de la Mairie de Rennes, là on aurait eu l'occurrence des manifestations de commer-



Lors de l'opération César en 2012 à Notre-Dame-des-landes qui a coûté entre 3 et 4 millions d'euros, les grenades étaient venues en masse. Lors de la reprise d'expulsion en 2018, 11 000 ont été tirées sur place en 10 jours.

« AUJOURD'HUI, IL FAUDRAIT ÊTRE SUR DES ACTIONS MASSIVES ET RADICALES. »

rive davantage, que au-delà de la sphère militante. Mais néanmoins, aujourd'hui, c'est un débat qui est sur la place publique et sous Hollande, on n'avait pas réussi à le mettre sur la place publique. Et pourtant, la violence elle était là et elle était importante. De toute façon, on n'a rien d'autre à faire que de continuer à lutter. Enfin pour moi, je ne vois pas comment faire autrement. Il y a des gens qui vont arrêter, d'autres qui vont s'y remettre. Je ne vois pas comment je peux faire, vivre, dans ce monde si je ne participe pas aux luttes sur le terrain. Aujourd'hui je suis plus sur des questions... C'est vrai que je participe moins à des manif, sur des mots d'ordre nationaux. Les tracts nationaux des partis politiques, je ne les lis quasiment plus.

Il vient d'y avoir la suppression des enquêtes publiques ; vous avez quelle réaction par rapport à ça au moment où on nous propose un grand débat et de nous exprimer ? On ne peut que déplorer la fin des enquêtes publiques, surtout qu'il n'y a aucune proposition pour les remplacer pour permettre le débat. Le tout, c'est que l'enquête publique n'était pas non plus un outil facile d'accès. C'était pas la panacée. Alors le problème c'est que dénoncer la suppression d'un mode d'interpellation des élus-e-s alors qu'il n'était pas tellement défendable en tant que tel, ça reste compliqué. De toute façon, il ne faut rien attendre de l'État là-dessus. Je dois l'avouer, maintenant, que je vais finir par être indépendantiste si je continue. Je pense que par contre on doit faire en sorte d'associer les habitants au projet qu'on envisage, même si on a été élu sur un projet qui a été validé. C'est-à-dire embarquer les habitants sur la faisabilité, ce que ça veut dire pour eux. Bon après, il y aura toujours des gens qui vont contester telle ou telle chose, c'est vrai mais

cants et du lobby bagnole. Ça, c'est évident mais nous on fait un choix politique. Tandis que du côté du Parti socialiste « oui, on est d'accord il faut moins de voitures mais faut pas qu'on supprime des places de parking ». Hé bé si ! Pour que les gens fassent du vélo, il faut que l'espace soit sécurisé. Pour qu'il soit sécurisé, il faut qu'il y ait de la place sur la voie publique. Donc je pense que le Parti socialiste ne tranche pas. Il veut faire un peu d'écologie mais un peu et il est écolo parce qu'il fait un peu d'écologie. Alors après il y a eu des vrais choix chez eux, faut pas non plus être caricatural. Néanmoins, si on s'en tient aux annonces du GIEC, on a 12 ans pour agir. 12 ans pour réduire drastiquement nos gaz à effet de serre, notre empreinte carbone dans l'atmosphère. Aujourd'hui on ne va pas assez loin comme sur la rénovation des bâtiments énergétiques par la métropole, enfin des logements. Si on n'aide pas des gens, c'est pas vrai que les gens vont se remettre un prêt de 5 ou 10 000 balles pour isoler leur logement, c'est pas vrai. Donc il faut leur donner les moyens de le faire et nous on va pouvoir en plus répondre à nos objectifs. On a des objectifs maintenant à l'échelle nationale, répondre aux objectifs européens et on ne les atteindra pas. Pareil sur la question de l'eau. On est, en Ille-et-Vilaine, entre 8 et 10 % des

masses d'eau en bon état. La directive cadre européenne de l'eau c'est 2027, 100 % des masses d'eau devraient être en bon état. On va pas y arriver. Et on ne fait rien pour. Aujourd'hui il faudrait être sur des actions massives et radicales. Comme pendant 30 ans, on s'est dit on a le temps, donc on passe pour des fous furieux alors que c'est parce qu'en fait ils n'ont rien branlé pendant 30 ans.

Alors on fait quoi comme choix concrètement au quotidien quand on a votre place ? Qu'est-ce qu'on essaie d'appliquer ? Qu'est-ce qu'on peut donner comme conseil actuellement ? Sur les gestes au quotidien, quoi faire ? J'ai pas envie de faire la morale aux gens. Je fais partie de ceux qui utilisaient pas mal leur voiture il y a encore quelques années par exemple. J'habite sur Rennes, c'est assez simple, je me suis remise au vélo. Ça c'est politique métropolitaine et à l'initiative du Parti socialiste à assistance électrique. Maintenant, soit je suis dans les transports en commun soit sur mon VAE mais très rarement en voiture sauf grande nécessité. Il faut que chacun regarde ce qu'il peut faire aussi à son échelle. Ce n'est pas de se dire que ce sont les mesures qui vont tout changer. C'est l'affaire de tout

le monde. Et comment on redresse la tête, comment on leur montre que nous, que les individus agissent et que par contre les structures publiques, les institutions publiques ne bougent pas assez. Après, chacun fait aussi comme il peut. Dans le système dans lequel on est où on demande de plus en plus de productivité aux gens, aux femmes d'être les mères parfaites, les femmes parfaites, de gérer leurs mœurs, de les récupérer en temps et en heure à l'école, en même temps d'être hyper efficaces au boulot et en même temps de préparer à bouffer sainement et cultiver leur petit jardin. On peut pas tout faire non plus. C'est pour ça que la puissance publique doit être aussi présente. Je sens moi, honnêtement, que cette question-là aujourd'hui fait plus que traverser l'esprit et de se dire ce n'est pas simplement en coupant le robinet quand on se brosse les dents... Il y a des actes supplémentaires à faire. Et surtout, il y a des gens qui se demandent comment faire.

Pour finir, deux choses : une légère et moins légère. Si je prononce « collapsologie » et « effondrement » vous réagissez comment ? Je ne suis pas dans cette question de la fin du monde. J'ai été élevée en plus par les cathos, par des parents cathos, j'allais à la messe jusqu'à mes 18 ans. Toute la notion du Juge-

ment dernier et la question messianique du saint homme qui arriverait, tout ça, je veux plus entendre parler de ça. On agit maintenant tout de suite les uns et les autres, chacun à son échelle, on essaie de pousser les systèmes à progresser, etc. On échouera ou on gagnera des choses. Parce que la question de l'effondrement, de la fin du monde, conduit aussi au repli sur soi, à l'inaction. D'autres par contre à sauver leur peau... Ce n'est pas la bonne manière de prendre les choses. Rendre compréhensible les rapports du GIEC, c'est très très important tel qu'il le reste. Donc je ne suis pas du tout dans cette stratégie-là. Je ne sais pas de quoi le monde sera fait. Je veux toujours que d'autres personnes après moi, en l'occurrence pas mes enfants mais les enfants des copains et des copines et des tas de gens que je ne connais pas, puissent continuer les combats parce qu'honnêtement ils devaient continuer les combats. Malheureusement.

Pour les choses plus légères, quel seraient les derniers coups de cœur culturels ? En crin je suis allée voir *Les invisibles* la semaine dernière qui m'a beaucoup plu, juste avant j'ai vu *Les illettrés*, un documentaire breton de Philippe Guilloux, le lien entre les deux m'a beaucoup parlé, j'aime bien ce réel du quotidien qui donne du beau. En livres, c'était Frédéric Paulin, j'attends la suite qui doit sortir au printemps, et *Pain, éducation, liberté* de Pétrós Markaris, les capitalistes s'en prennent plein la gueule dans ses polars. Musicalement je suis allée aux Trans, le vendredi soir y avait Dombrance qui fait de l'électro pure et à côté y avait Nagash en semble, quand même la musique médiévale arménienne avec un chœur, j'en ai pleuré, j'ai trouvé ça magnifique ! •



LA NATURE EN VILLE

Les deux termes semblent pourtant antinomiques. En 2017, 79,9 % de la population française habite en zone urbaine, alors peut-être devrions-nous nous contenter de quelques platanes sur une place. La nature en ville est bien souvent associée aux parcs... mais d'autres projets s'y développent aussi. Petit promenade urbano-végétale.

RÉDACTION ET PHOTOS : KAREWEN // ILLUSTRATION : ALICE BERTRAND

BÉTON VS VERT : FIGHT

Le Thabor, Oberthür, les tanneurs, les Gayeulles et le jardin du Palais Saint-Georges : les parcs sont de petits poumons verts qui permettent de s'aérer (dans une nature maîtrisée). Au total, la ville de Rennes compte 868 hectares d'espaces verts entretenus, l'un des critères classant la ville comme 6^e ville la plus verte sur l'Hexagone (palmarès 2017 de l'Observatoire des villes vertes). Ce n'est pas pour autant que la nature est facilement intégrée à de grands projets d'urbanisme, comme par exemple la place Charles de Gaulle qui fait vraiment office d'espace bétonné sans ombre. Même si les projets de coupe d'arbres ont toujours cours, comme tout récemment aux prairies Saint-Martin (voir page suivante). Rennes compte un arbre pour deux habitants, un chiffre supérieur à la moyenne nationale. Daniel Guillotin, adjoint à la maire chargé de l'écologie urbaine et de la transition énergétique précise que « pour un arbre prélevé, on en plante trois ». Êtes-vous prêts à compter pour vérifier ?

Autre classement pour la ville : élue capitale française de la biodiversité en 2016, elle précise : « Tout nouveau projet immobilier devra conserver un fond de parcelle de 6 m de large, en pleine terre. Il devra aussi respecter un coefficient de végétalisation, avec des toitures et des murs végétalisés, par exemple, ou encore des haies. Sur la voirie, nous encourageons les Rennais à jardiner leur rue. Ce sont autant d'îlots de fraîcheur à l'échelle de la ville ».

Si les bénéfices de la végétalisation sont connus, notamment pour les toitures, difficile d'apercevoir une réelle progression dans ce domaine. Pendant ce temps, nos voisins allemands végétalisent 15 km² de toitures par an.

Les initiatives sèment aussi des expériences variées : poulailler au Jardin des Ormeaux, grainothèque dans les bibliothèques de la ville sous l'impulsion de l'association Graines de troc, champignonnière à l'Hôtel Pasteur (Christophe Hébert a produit jusqu'à 100 kg de champignons par mois, tout en récupérant du marc de café destiné à l'incinération), sans compter le nombre de propositions issues de la fabrique citoyenne entre les ruches et les nichoirs. De petits pas, mais des pas quand même !

Outre le fait de vouloir végétaliser votre trottoir, ce qui est autorisé depuis 2017, vous pouvez vous tourner vers l'association La Nature en ville, qui soutient notamment les Incroyables comestibles, mouvement lancé en 2008, par un groupe citoyen de Todmorden (Angleterre) qui pousse à mettre la nourriture en commun en zone urbaine partout où c'est possible. Aujourd'hui plusieurs projets font aussi se croiser culture et nature, comme le projet d'un potager à la Maison de la poésie, ou même celui de l'école des Beaux-arts. *



HERBES FOLLES À L'EESAB*

Rue Hoche, le collectif Les pousses de la parcelle Est a troqué en 2013 ses pincesaux contre des fourches. Au cœur de l'école artistique, c'est un potager qui voit le jour : une fois passé quelques réticences, ce sont près d'une quarantaine d'étudiant-e-s enthousiastes qui bêchent, plantent, construisent des composteurs. L'idée ? « Créer un espace participatif, convivial, montrer que c'est facile de jardiner » comme nous l'explique Morgane, l'une des initiatrices du projet, qui a eu cette envie face au « stade où en est la planète » et une sensation d'inutilité. Chapeau les artistes !

*École européenne supérieure d'art de Bretagne



Les Éco.logiques : une semaine d'ateliers, mais aussi une exposition réalisée par les étudiant-e-s. Ici le détail d'un service à Kéfir, une boisson fermentée millénaire réalisé par Clotilde Pointillat, et un cadavre qui interroge « Où allons-nous ? » signé de Méline Raffanel et Clémentine Bonneau.



ENVIE DE JARDINER ? A VOS BINETTES !

Avez-vous les pouces verts ? Que vous ayez un tout petit pot de basilic sur votre rebord de fenêtre ou une belle parcelle à garnir, toute plantation compte ! Privilégiez les semences issues de l'agro-écologie. Inspirez vous de méthodes déjà existantes (non non, pas celles de Bayer qui a fusionné avec Monsanto). Rennes compte plus de 70 jardins partagés dans la ville de Rennes, dont les 1400 m² du Landry gérés en permaculture par les habitants du quartier depuis trois ans. L'association Vert le jardin accompagne à la mise en place de ces jardins collectifs, ou à l'obtention d'un composteur collectif. (Leurs emplacements sont d'ailleurs à retrouver sur vertlejardin.fr) Autre possibilité : les jardins familiaux, environ 1000 sur une surface totale 19 hectares (mais la liste d'attente peut être longue pour en obtenir un). Un bon nombre d'entre eux se situent à la Prévalaye, quartier Cleunay, où différentes structures s'activent depuis plusieurs années. C'est le cas par exemple du Jardin des Mille Pas, installé depuis trois ans sur un terrain de 1,2 hectare, pour y développer une agriculture vivrière aux portes de la ville. Composée d'une vingtaine de bénévoles et animée par quatre salariés, l'association exploite cet immense jardin pédagogique, en proposant notamment des cours de jardinage au grand public. Trois fois par semaine, le Jardin des Mille Pas vend ses légumes sur place. À quelques pas, il existe aussi le projet Permag'ennes de Mickaël Hardy : un espace dédié à la permaculture, où il organise régulièrement des ateliers. La permaculture, un mode de production qui optimise le rendement, ou encore l'économie d'eau (durant l'été, l'agriculteur n'arrose presque pas). Courges, tomates, fleurs, la disposition peut y sembler anarchique mais est en réalité savamment orchestrée. Permag'ennes vend ensuite ses produits (apportés à vélo !) notamment sur le marché bio du mail François Mitterrand le mercredi.

Pour aller plus loin : jardinerounaurel.org/

TIMBER ! LES ARBRES SOUS LES TRONÇONNEUSES

Peupliers le long du canal d'Ille-et-Rance, sapins dangereux autour du site Total de Vern-Sur-Seiche, les arbres ne sont pas toujours les bienvenus, alors qu'ils apportent fraîcheur l'été ou abri aux oiseaux... quand l'élagage n'a pas lieu en pleine période de reproduction.

Le projet d'aménagement de l'avenue Janvier prévoyait l'abattage des arbres bordant la rue des deux côtés, car ils apportaient « trop d'ombre sur une rue déjà sombre ». Suite à une pétition largement relayée et signée par les Rennais s'opposant à la coupe de ces arbres la mairie a décidé de faire un compromis en conservant entre 16 et 20 charmes sur les 53 que compte l'avenue. Avenue Henri Fréville, 22 platanes doivent être abattus sur les 46 que compte l'avenue suite à un signallement de riverains se plaignant du « trop grand filtrage de soleil » causé par les arbres. Une pétition s'opposant à ce projet est en cours sur change.org.

Catherine Darrot, maître de conférence de l'Agrocampus et marraine de Rennes Ville Vivrière, travaille, entre autres, sur le sujet, et précise notamment que les flots de chaleur urbains sont significativement réduits par la végétalisation. Et diminue donc aussi la pollution aux particules fines. Cqfd, plantons des arbres.



LES PRAIRIES SAINT-MARTIN ÉCOLO-GENTRIFICATION

RÉDACTION : ALICE BERTRAND // PHOTO : KAREWEN

Ce site exceptionnel, à deux pas du centre-ville et en bordure de la Vilaine a longtemps été un terrain de jeux gentiment anarchique entre artisans, friches industrielles, jardins partagés et squatteurs. C'est aujourd'hui un des projets phares de la ville de Rennes qui a entamé en 2017 la construction d'un grand parc, futur « poumon vert » de la métropole.

Situées au nord-est de Rennes, entre le canal d'Ille-et-Rance et un méandre de l'Ille, les prairies Saint-Martin sont une enclave verte, terrain du parc éponyme dont les travaux sont en cours. D'une superficie de dix hectares, soit trois fois le jardin du Thabor ce lieu est très original car marqué par une diversité d'activités entre ville, industrie et campagne. Il offre un vaste espace de nature à quelques centaines de mètres de la place Sainte-Anne. Son caractère inondable l'a préservé des projets immobiliers les plus agressifs, même si il avait été projeté dans les années 70 l'édification d'une « pénétrante », route à quatre voies menant directement au centre-ville. Projet heureusement abandonné sous la pression des écologistes...

Dans les années 2000, la ville décide de transformer les prairies en un grand parc, future diagonale verte offrant au Rennais un lieu de détente et de balades avec observatoire à oiseaux, jeux pour enfants, terrain de boules et guinguette... Le projet est évalué à 30 millions d'euros ayant un chantier qui devrait s'achever en 2021. Les sols ayant été pollués par le passé industriel du site ont été traités, des plaques d'amiante, de l'huile de vidange et même des carcasses de voiture ayant été trouvés sous la végétation sauvage. Les terres polluées ont été enfouies sous une grande butte servant d'aire de jeux aux enfants, un procédé apparemment sans danger.

Seulement, ce parc ne fait pas l'unanimité, notamment chez ses riverains. En 2011, les jardins familiaux ont été fermés, suscitant la colère des usagers qui s'étaient énormément investis dans l'aménagement de leur parcelle. Dans le différend qui les a opposés à la Ville de Rennes, la pollution des sols a été mise en avant par les défenseurs du projet. Cependant, la toxicité des cultures n'était pas avé-

rée, et de plus les jardins étaient délimités par des haies plessées, des haies tressées à partir de diverses essences locales par les ouvriers des anciennes tanneries. Le site, reconnu comme unique en Bretagne par l'association des Amis du patrimoine rennais, a été en grande partie rasé.

La construction du parc nécessite la destruction de plusieurs habitations et donc des expropriations. Les riverains visés ont contesté la déclaration d'utilité publique du parc urbain. Le 25 janvier 2019, le rapporteur public a émis un avis négatif sur leurs requêtes, estimant que le parc urbain était bien d'intérêt général. Les travaux d'aménagement vont donc se poursuivre comme prévu. Seules les habitations le long du canal resteront debout, l'ancien commerce hébergeant l'association musicale et artistique Le bon accueil sera très probablement transformé en restaurant.

Pendant plusieurs dizaines d'années, les prairies ont été une zone méconnue, hébergeant notamment des habitats alternatifs, caravanes et camions qui ont été des lieux de vie pour de nombreuses personnes. Cette zone libre dessinait une image de la ville alternative et populaire dont l'intimité résistait aux grands projets urbains, riche de ses maisons et cabanes hors-normes, construits par leurs habitants, tous différents et singuliers. L'histoire de ces lieux est rayée, laissant place à un projet normatif à l'image d'une ville au vert aseptisée. Un sort qui risque de se poursuivre du côté de la Prévalaye où ont déjà été entamées des destructions de boisements et arrachages de haies, des points suivis notamment par les Amis du patrimoine rennais. *

L'ÉCOMUSÉE

PARTAGER LE PATRIMOINE LOCAL AU FIL DU TEMPS

À la sortie de Rennes-Sud se trouve l'Écomusée, installé dans l'histoire et longuement prospère ferme de la Bintinais, entre ville et campagne. C'est une visite incontournable depuis plus de 30 ans pour toute personne, petite ou grande, voulant apprendre sur le patrimoine local. Entre préservation du monde végétal et animal, traditions et savoir-faire techniques, et deux espaces d'exposition conçus en lien avec le musée de Bretagne, cet équipement valorise aussi bien un patrimoine matériel que immatériel et tous deux inestimables : l'écosystème du pays rennais, à la fois rural et urbain.

PHOTOS ET RÉDACTION / LUCIE INLAND

En 1978, la ferme de la Bintinais, autrefois importante et fructifiante depuis le XXIII^e siècle, est sur le déclin. Les modes de vie et de production alimentaire ayant évolué, son activité baisse de plus en plus. Elle est rachetée par la Ville de Rennes, sous l'impulsion de Pierre-Yves Heurtin, conseiller municipal adjoint à la culture, qui fait découvrir le lieu à Jean-Yves Veillard, conservateur du musée de Bretagne, en 1978. Ce dernier souhaite transformer la ferme en écomusée, ce que la ville accepte en 1980. En 1982, Albert Trochet prend sa retraite après s'être occupé de la dernière moisson, tournant la page de 30 ans de travail au sein du lieu et marquant la cessation d'activité de la ferme. L'Écomusée ouvre ses portes au public le 23 mai 1987, ne présentant alors que les deux espaces d'exposition, une temporaire à l'entrée et une permanente au sein de la ferme, et des parcelles cultivées. Les animaux arrivèrent par la suite, afin de composer un conservatoire génétique de races locales, avec d'abord le dernier cheptel retrouvé de poules Coucou de Rennes en 1988, puis d'autres animaux d'élevage en 1994 (chèvres, vaches, chevaux). Le conservatoire génétique fruitier est amorcé en 1989 avec notamment 250 variétés de pommiers locaux.

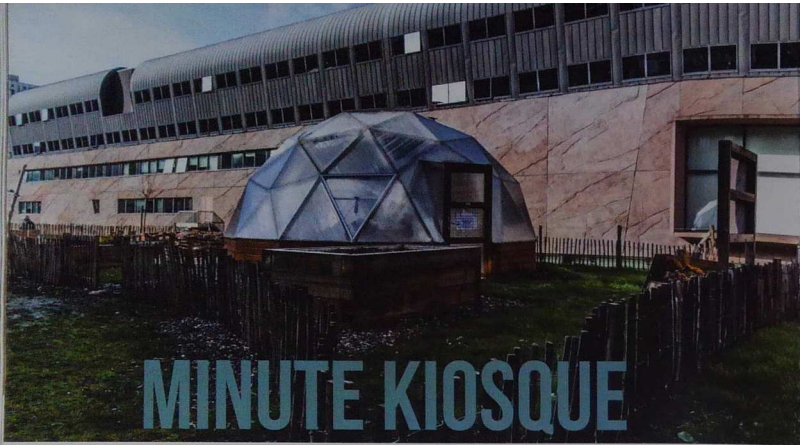
Le concept d'écomusée fut amorcé en 1950 par le muséologue novateur Georges Henri Rivière, fondateur du Musée des arts et traditions populaires à Paris en 1937. Il est ensuite diffusé à l'échelle nationale puis internationale au début des années 1970 avec Hugues de Varine, son successeur au poste de Conseil international des musées (ICOM). Le Conseil international des musées établit cette notion d'écomusée en 1971 et une charte en définit les objectifs et spécificités depuis le 4 mars 1981. La Fédération des écomusées et des musées de société (FEMS) est créée en 1989, sous l'impulsion de 28 écomusées fondatrices pour promouvoir le concept en France. On peut définir l'écomusée

comme une institution culturelle interdisciplinaire œuvrant à la conservation et la valorisation du patrimoine matériel (bâtimens, outils, vêtements) et immatériel (savoir-faire, métiers, traditions populaires) d'un territoire et d'une population. « Les écomusées ont pour but de préserver ou de reconstituer sur les lieux mêmes des bâtiments, des types d'activité dont le passage du temps nous a coupés depuis un ou deux siècles, parfois à peine quelques décennies » Claude Lévi-Strauss, *Territoires de la mémoire* (1992). La participation de la population est un des éléments fondateurs de l'écomusée, tant pour la perpétuation des savoirs en son sein que par les visites et les discussions.

L'Écomusée du pays de Rennes a donc une exigence de pédagogie envers le public, et il y parvient plutôt bien. Avant de s'y rendre, le visiteur peut consulter le site Internet, bien fourni et mis à jour, avec une carte interactive, le calendrier des expositions temporaires, beaucoup de ressources en ligne sur la mission du musée (conservation et valorisation du patrimoine, animations autour de la préservation des races animales et leur observation au gré des naissances, tontes des moutons, récolte du miel, pressage des pommes de variétés locales pour fabriquer du cidre), les informations pratiques pour préparer sa visite. L'entrée est gratuite chaque premier dimanche du mois, ce qui est à souligner en terme d'accessibilité pour le plus grand nombre. Une fois sur place un plan papier est disponible et de nombreux panneaux renseignent sur les cultures et animaux au gré de la visite, sans compter les deux espaces d'exposition tout aussi didactiques. À voir jusqu'en septembre : un temps fort consacré à la Vilaine, une histoire d'eaux. •

Toutes les infos sur ecomusee-rennes-metropole.fr





MINUTE KIOSQUE DE L'INFORMATION... À LA FICTION

Comment aborder la question environnementale ? Comment se tenir informés correctement face à ces problèmes aussi épineux qu'une branche d'aubépine ? Et comment prendre conscience, par le biais de la lucidité ou celui de la sensibilité artistique ? Voilà déjà quelques pistes.

PAR KAREDDWEN // PHOTO DE UNE JOHANA CHURAMANI

LE POIDS DES MOTS, LE CHOC DES PHOTOS

Pas un jour ne passe sans que l'information n'ait son lot de mauvaises nouvelles environnementales : des chiffres qui s'accumulent, et au fil du temps, en deviendraient presque abstraits. À moins d'être un scientifique chevronné et d'effectuer une veille régulière, certains sujets, comme la question des agro-carburants ou de la permaculture peuvent vite devenir décourageants à aborder pour pouvoir réfléchir sereinement à toutes ces questions. Pour prendre conscience, l'information et les médias. Le sujet, bien souvent relégué aux pages « planète » après la rubrique « sports », fait pourtant l'objet d'une presse spécialisée, avec une plus ou moins longue histoire, et qui bénéficie (paradoxe de la pollution des data-centers) aujourd'hui de l'explosion d'Internet. L'agitation des années 1970 voit apparaître les 1^{ères} revues papier écologistes, comme *Le Sauvage*, un périodique qui publiera de 1973 à 1980 ; une publication très suivie, entourée d'une myriade d'autres, parfois associatives (*La Queue ouverte*, *The ecologist*, *Combat nature*, *Le bulletin de la baleine*, *La gazette du nucléaire*...). En 1982, c'est l'apparition de la revue *Silence*, toujours en activité aujourd'hui et publiant son 476^e numéro en mars 2019, consacré à... la décroissance, nom d'un autre journal, édité depuis 2004 par l'association lyonnaise Casseurs de pub. Citons également Terra Eco, qui publiait à la fois un magazine papier et tenait une plateforme

web ; la structure, mise en liquidation judiciaire en 2016, ne s'en est malheureusement pas remise. La difficulté aujourd'hui du journalisme indépendant, que tentent en ligne de conserver plusieurs sites souvent très suivis. Citons notamment Basta !, un pure player indépendant qui traite de l'actualité environnementale, mais également économique et social. Avec un travail de fond mené par 7 journalistes depuis 2008, il ne suit pas les clous du financement traditionnel par abonnement mais propose un contenu à prix libre. Membre du Syndicat de la presse indépendante d'information en ligne (Spill) qui regroupe plus de 150 éditeurs de presse indépendants, Basta ! subit en 2016 un 2^e attaque du groupe Bolloré pour diffamation (ils ne sont bien sûr pas les seuls). Autre figure de proue sur le web, Reporterre, fondé en 2007 par Hervé Kempf, ancien journaliste au *Monde* et auteur de *Comment les riches détruisent la planète*. Le journal emploie 6 journalistes et une quinzaine de collaborateurs réguliers. Et si vous manquez d'idées, en octobre se tient également le festival du livre et de la presse d'écologie (Paris, XII^e).



UNE BD CHOC : SAISON BRUNE

La lecture donc, celle de l'information, ou des romans d'anticipation. En 2018, Lucile Schmid et Dalibor Frioux, créent le Prix du roman d'écologie ; preuve que l'écocritique, l'écotripleur donne de nouvelles formes d'écriture, dans la prolongation de la science-fiction. Vous pouvez donc vous replonger sans peine dans les *Fahrenheit 451*, *Le Meilleur des mondes* ou autres visions désenchantées technopolitiques, à moins d'aller découvrir la vision d'*Ecotopia* d'Ernest Callenbach, publié en 1975 et méconnu en France jusqu'à sa traduction en 2018 aux éditions Rue de l'échiquier. Mais si l'écologie envahit les romans, la bande dessinée n'est bien sûr pas épargnée. De *l'An 01* de Gédé (1972) à *Rural !* d'Étienne Davodeau (2001), la bande dessinée explore également sa possibilité ludique par le biais du dessin. Citons notamment *Plagoff* (Delphine Le Lay, 2013) ou *Un printemps à Tchernobyl* (Emmanuel Lepage, 2012) pour les approches historiques ou la collection de la petite bédéthèque des savoirs pour la vulgarisation, chez qui l'on trouve par exemple *Les Abeilles : Les connaître pour mieux les protéger* (2017). Des portes d'entrées par les cases et les bulles, dont il serait dommage de rater *Saison Brune* de Philippe Squarizoni, parue en 2012 chez Delcourt. Un travail en noir et blanc sur 464 pages, dont les 72 premières sont consacrées à expliquer la nécessité d'un ouvrage spécifique sur le sujet du réchauffement climatique. Menant alors 5 ans de recherches, d'entretien, d'appui sur les rapports du Giec, le livre est un choc, mêlant habilement explications scientifiques et interrogations personnelles. Dressant une liste de constats irréversibles, la saison est en effet brune déclare l'auteur : « il s'agirait d'élaborer conjointement une réponse sociale et environnementale. Hélas, personnellement, je ne crois pas à sa mise en œuvre, compte tenu de l'inertie du système, des idéologies dominantes et des intérêts en place. »

IMAGINER LA CATASTROPHE... OU FILMER LA NATURE !

Les scénarios post-apocalyptiques, qui ont largement pris place dans le monde du jeu vidéo en guise de décor graphiquement idéal comme dans *Metro Exodus* ou *Fallout*, continuent de fasciner depuis la nuit des temps. Simple catharsis ou véritables interrogations en guise d'avertissement ? La vision du spectacle de la catastrophe s'ancre plus fortement qu'un discours dans l'imaginaire collectif, mais peut aussi placer dans un sentiment d'impuissance. Alors les propositions à l'écran sont nombreuses, depuis, entre autres, *La dernière vague* (Peter Weir, 1977) qui met en scène des phénomènes météorologiques étranges au plus connu *Max Max* de George Miller qui marque les écrans en 1979. Les années 2000 marquent le temps de superproductions américaines comme *Le jour d'après* (Roland Emmerich, 2004), et nourrit une passion pour les contagions, inondations, virus, zombies (pour en rire, revoir plutôt *Shawn of the dead* ou *Black Sheep* qui jouent habilement et humoristiquement avec les codes du genre). Un point spécial pour *Snowpiercer* (*Le Transperceneige*), adapté d'une bande dessinée, réalisé par Bong Joon-Ho ; sorti en 2013, le film qui se déroule en 2031 dans une ère glaciaire, mêle habilement thriller et réflexion socio-écologique. Parmi ces films où la catastrophe est le sujet ou l'armoire à glace, d'autres s'interrogent sur une humanité devenue infertile (*Les fils de l'homme*, Alfonso Cuarón, 2006) ou deviennent de véritables voyages initiatiques comme *La route* de d'après l'œuvre de Cormac McCarthy, réalisé par John Hillcoat en 2009, le tout sur une musique de Nick Cave. Viggo Mortensen y tient le rôle principal d'un père condamné à errer avec son fils dans un monde déserté par les animaux et la végétation, et dont la plupart des humains survivants sont devenus cannibales. Si vous n'aimez pas les catastrophes, replongez vous plutôt dans des documentaires animaliers, dont certains ont connus un vif succès, comme *Microcosmos* (Claude Nuridsany et Marie Perrenoud, 1996) ou *Le Peuple migrateur* (Jacques Perrin et Jacques Cluzaud, 2001). Ce sera toujours plus plaisant que les *True-Life Adventures* de Walt Disney réalisés entre 1948 et 1960, bien loin de vérités scientifiques « Les documentaires Disney réalisaient un spectacle grand public en utilisant la nature... » souligne Valérie Chansigaud, historienne de l'environnement. Un sujet que le studio continue d'exploiter jusqu'à la moelle notamment par le biais de sa branche Disney Nature ; des documentaires qui délivrent de bien belles images des océans comme parmi les derniers en date, *Blue*, dont l'homme se souviendra (ou pas) des prouesses technologiques et du danger encouru par les baleinaux face aux orques, mais ne saura rien de l'état de pollution des océans ou des récifs coralliens détériorés. Courage, fuyons !



PARCOURANT LA BLANCHE IMMENSITÉ D'UN HIVER ÉTERNEL ET GLACÉ D'UN BOUT À L'AUTRE DE LA PLANÈTE ROULE UN TRAIN QUI JAMAIS NE S'ARRÊTE.

Le *Transperceneige*, porté à l'écran en 2013, est tiré d'une bande dessinée ; saga de science-fiction initiée en 1984 par Jacques Lob (scénario) et Jean-Marc Rochette (dessin), le destin de ce qui reste de l'humanité en 2031 dans une ère glaciaire se joue dans un étrange train.

CONSUM'ACTION

DE L'ALIMENTATION AU RECYCLAGE

« Vite ça déborde ! » pourrait être le mot d'ordre de ce chapitre. Réduire les déchets en évitant le suremballage ? Aujourd'hui même la grande distribution propose des produits alimentaires en vrac, notamment au rayon bio. Un premier pas pour faire changer les habitudes de consommation pré-emballées, avant de favoriser les enseignes réellement engagées et surtout le circuit court, puis de prolonger la réflexion vers les déchetteries...



LA QUESTION DU VRAC

Changer les comportements face au suremballage : le vrac est en vogue depuis quelques années, avec ses boutiques où il faut apporter ses contenants réutilisables. Un phénomène à la juste quantité.

PAR LUCIE INLAND

Parmi les propositions rennaises, Day By Day, qui a été la première chaîne française d'épicerie en vrac. Après des années de travail dans la grande distribution dans laquelle il ne se reconnaissait plus, David Sene rejoint la franchise et ouvre une boutique le mardi 1^{er} décembre 2015 au 30 rue Saint-Hélier. On y trouve des produits de qualité et sans emballage, à plus de 70 % français. La clientèle peut acheter la juste quantité et avec ses contenants selon ses besoins et son budget, de l'alimentation quotidienne à une poignée de noix plus coûteuses pour une recette précise. Elle peut aussi se procurer quelques produits d'hygiène pour la maison et cosmétique, comme des cotons lavables ou des shampoings solides. Cette démarche participe activement à la réduction des déchets et du gaspillage alimentaire. À Maurepas, c'est TIGraïns qui a ouvert en 2018 une nouvelle épicerie responsable en vrac.

Autre exemple avec Mamie Mesure : après l'ouverture de l'épicerie et café de produits locaux et en vrac à Vitré le 6 septembre 2016, Amandine Josse et Maud Pouteau ont monté la première droguerie de Rennes — et même de France — depuis 22 décembre 2018, sous le même nom. On y trouve là aussi des produits zéro déchet, bio, locaux et certains vegans pour l'entretien de la maison et l'hygiène corporelle, sans plastique, ainsi qu'un coin café causette comme à la boutique de Vitré. Seul bémol chez Mamie Mesure : l'écran et les lumières allumés hors des heures d'ouverture manquent de cohérence avec une démarche environnementale complète. L'Union Européenne œuvrant pour l'interdiction de pailles, gobelets, coton-tiges ou contenants jetables en plastique : chaque seconde dans le monde dix tonnes de plastiques sont produites et une tonne dans les océans, souvent contaminés par des polluants organiques persistants (POP) dangereux pour l'organisme. L'ONG Clean Europe Network s'est engagée contre ce souci majeur... dans le discours seulement, puisque le percutant « Cash Investigation » consacré au sujet (diffusé le 11 septembre 2018 et réalisé par Sandrine Rigaud) a démontré qu'elle devrait plutôt à laisser les gros fabricants d'emballage comme The Coca Cola Company continuer leur funeste production.

Côté lectures, vous pouvez vous inspirer avec *Zéro déchet* de Béa Johnson ou *Famille presque zéro déchet* : *Ze guide* de Bénédicte Moret et Jérémie Pichon, mais commencez déjà par le bon sens en interrogeant l'indispensable face au superflu ! •





FAVORISER LES CIRCUITS COURTS

D'après Les Échos les volumes de vente en grande distribution ont chuté de 0,8 % en 2018 – la plus forte baisse notée depuis 2008. À l'heure où Auchan teste ses magasins sans employés, les gens choisissent malgré tout de consommer autrement, autant à cause de l'inflation que la prise de conscience écologique.

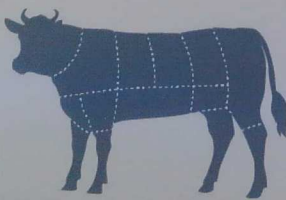
Les AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) voient le jour en mai 2003, sous l'impulsion de son membre fondateur : Daniel Vuillon (Ollioules, Var). Les paniers proposent fruits, légumes, œufs, viande, selon les producteurs et les offres, pour une consommation la plus variée possible. La diversité des productions est aussi importante pour garantir un bon rendement à l'année, en prévision des aléas climatiques et autres mauvaises surprises de récolte. L'engagement commun des consommateurs (payer en avance les paniers selon un principe d'abonnement, venir les chercher comme convenu, faire des retours pour d'éventuelles améliorations du projet) et des producteurs (produire de quoi composer des paniers variés selon la saison, livrer comme convenu avec les clients, être disponible pour expliquer le travail à la ferme aux partenaires, communiquer et tenir compte des remarques) est un lien coopératif essentiel.

Et ça tombe bien Breizhicoop, un supermarché coopératif et participatif, ouvrira prochainement à Rennes. Il proposera des produits frais et locaux au prix le plus juste, afin que même les personnes les plus précaires puissent accéder à des aliments bio et de qualité. Chaque membre détient une part sociale et, en échange de trois heures de travail bénévole par mois, bénéficie de 20 % à 40 % de réduction sur les prix. Amap sur la métropole : vous pouvez aussi vous rendre chez Brin d'herbe, magasin de paysans locaux, qui a ouvert son 2^e point de vente à Chanteplein en 2018.

Toutes les informations sur le site : breizhicoop.fr
Il est aussi possible de trouver facilement des paniers Amap sur la métropole, renseignez-vous !

NE SOYEZ PAS VACHE AVEC LA PLANÈTE, CONSOMMEZ MOINS DE VIANDE !

Pour produire un kilo de viande de bœuf il faut 13 500 litres d'eau, contre 5 000 litres pour le riz, 590 litres pour le blé et les pommes de terre et 25 litres pour la bière. De plus, l'élevage intensif d'animaux (pisciculture incluse) destinés à l'alimentation humaine est la plus grande source de pollution des eaux (déchets animaux, antibiotiques et hormones, etc.), provoquant la prolifération des algues vertes, la contamination de nappes phréatiques et des pluies acides qui impactent la faune et la flore. En 2016, la France était le second pays émetteur d'ammoniac en Europe. Sans vouloir imposer le végétarisme et encore moins le régime covoisine, il reste indispensable de questionner sa consommation de viande.



LA BELLE DÉCHETTE RESSOURCES HUMAINES

Donner une seconde vie à ses déchets ? Une initiative de réemploi qui n'existait pas à Rennes avant 2017 et l'ouverture du magasin issu de l'économie sociale et solidaire la Belle Déchette rue de Dinan. La première ressourcerie sur le territoire rennais s'étend désormais avec un 2^e magasin et un pôle valorisation du côté du cimetière de l'Est. Elle développe actions et projets pour « apprendre à consommer autrement sans obligatoirement acheter du neuf. » Nous avons rencontré Julie Orhant co-fondatrice et directrice actuelle et Florence Martin coordinatrice de la vie associative dans leurs nouveaux locaux situés au 2 rue du Pré du Bois. Interview croisée 100 % ressources naturelles !

PAR KARINE BAUDOT

Quels est l'origine de la Belle Déchette ? Qui en sont les membres fondateurs ?

Julie : Nous étions deux femmes au début. Ma collègue Priscilla Zamard a quitté la structure depuis plus d'un an pour d'autres actions. Elle avait une expérience de coordinatrice pour l'insertion et l'emploi par l'activité économique sociale et solidaire et animait l'ancienne friperie solidaire Chez Rita Love. Moi je connaissais, dans le cadre de mes études et sur le terrain le traitement, la gestion et la prévention des déchets en France et à l'étranger. Une personne de Rennes Métropole (pour qui nous avons toutes les deux travaillé) nous a mises en relation. Nous avions la même volonté, la même ambition, les mêmes valeurs. Pendant six mois nous avons rencontré des techniciens, des élus, des acteurs associatifs pour sensibiliser sur l'idée d'une ressourcerie qui n'existait pas encore sur le territoire rennais. Nous avons également sollicité diverses structures locales pour financer une étude action qui a démarré en septembre 2016 à l'Hôtel Pasteur pour huit mois. Le début d'une belle aventure qui nous a permis de tester notre projet auprès des habitants et des usagers avec des questions sur leurs attentes et leurs habitudes face au réemploi.

L'ouverture du magasin rue de Dinan est intervenue longtemps après ?

Julie : L'étude action a pris fin en mars 2017 et nous avons signé rue de Dinan en avril grâce à des prêts solidaires avec Bretagne active et une aide au démarrage de Rennes Métropole. Mais pour tenir le modèle économique de l'étude action et l'espace de rota-

tion des stocks et des tonnages importants, nous avions besoin de 300 à 400 m². Nous n'en avions que 150 m² rue de Dinan, trop petit donc. Nous devions ouvrir un espace plus important. Aujourd'hui, au 2 rue du Pré du Bois, nous avons un peu plus de 300 m² de vente sur le pôle valorisation.

Comment procédez-vous pour collecter ces objets ?

Julie : Nous avons signé une convention avec le service « déchet énergie » de Rennes Métropole. Nous récupérons le gisement deux fois par semaine sur deux déchèteries (Cesson-Sévigné et Acigné). Les agents d'accueil orientent les usagers vers des caissons de collecte desquels aperçoivent des objets réemployables. Nous invitons également les usagers à déposer leurs apports volontaires sur deux demi-journées sur le pôle valorisation. Enfin, nous développons en ce moment un travail avec des professionnels.

Quels types d'objets trouve-t-on dans une ressourcerie ?

Florence : Nous récupérons 113 tonnes de collecte de matériaux réemployables. Un logiciel de gestion pèse les entrants et les sortants. Nous obtenons ainsi des chiffres assez fin. Cette méthode permet de connaître le panier moyen (le textile et les livres partent le plus) et de mieux cibler les demandes de subvention. Nous ne prenons pas le gros électroménager, les matelas et les produits d'hygiène. Nous questionnons aussi les gens sur les apports volontaires. Par exemple « Pensez-vous qu'une chaise cassée avec trois pieds peut être réemployable ? » L'ouver-



« LE MODÈLE SE
CONSTRUIT AU FIL
DES ACTIONS. »

ture de la deuxième boutique a aussi permis de visualiser la quantité d'objets qui seraient jetés alors qu'il y a des choses superbes. Nous pouvons apprendre à consommer autrement sans obligatoirement acheter du neuf.

Julie : La ressourcerie tient en quatre missions : la collecte et le tri, la valorisation des objets, la vente à petit prix et la sensibilisation à l'environnement. Au début, les gens laissaient directement leurs objets à même le sol comme des déchets alors que pour nous, il s'agissait de ressources. Du coup nous avons modifié notre manière de procéder avec d'avantage d'échange et nous avons installés des contenants avec une signalisation. Ainsi, l'objet n'est plus abandonné mais déposé pour que nous puissions nous en occuper. L'objet devient un don pour valorisation et mise en vente.

Pouvez-vous définir votre éthique « d'économie vertueuse » ?

Julie : La Belle Déchettes est une structure de l'économie sociale et solidaire. Toutes les décisions se prennent de manière collégiale avec les salariés et les bénévoles. L'humain et l'environnement constituent le centre de nos préoccupations. Et vertueuse car nous nous alignons sur des principes d'économie circulaire. Nous rompons avec un principe horizontal d'extraction des matières premières, de production, de transport, de consommation et de destruction sous forme de déchets. Aujourd'hui sur 113 tonnes collectées, 85 % sont réemployées et 96 % valorisées. Seuls 4 % partent en incinération et en enfouissement. Nous transformons l'objet en matériaux valorisés d'une autre manière.

Florence : Vertueuse également dans une question de partenariat sur le territoire rennais lié à l'humain et à l'environnement avec notamment La Grenouille à grande bouche, La Petite Rennes, Le p'tit Bloisneur, etc.

Julie : Florence a raison de le rajouter. Nos projets peuvent parfois être déficataires mais si nous perdons un peu d'argent, en tout cas que nous n'en gagnons pas, nous apportons

d'autres valeurs aux salariés, aux bénévoles et aux partenaires.

Sur quel(s) modèle(s) vous basez-vous ?

Julie : Le modèle économique se base bien sûr sur le chiffre d'affaires sur les espaces de vente. Mais nous tenons au cœur de la structure citoyenne toujours au cœur de l'humain et de l'environnement qui permet de mettre nos valeurs personnelles dans un projet professionnel. Nous souhaitons que ce lieu soit ouvert à des gens qui apportent leurs idées et leurs expériences ou qui agissent en bénévolat sur plusieurs structures sur le territoire. Le modèle se construit au fil des actions. Il doit laisser la place aux nouvelles propositions et à l'imprévu et ne pas fermer de portes avec un modèle figé.

Florence : Après, le but est quand même de créer de l'emploi pérenne donc bien sûr qu'il y a un modèle économique calé à tenir mais des projets en amont, ni financiers, ni calculés, arrivent toute l'année et enrichissent la ressourcerie.

Justement, comment se constitue votre équipe de travail en terme de salariés et de bénévoles ?

Florence : Nous sommes une équipe de six salariés, deux responsables de boutique, deux collecteurs valoristes responsables du pôle tri et du gisement, deux services civiques, des bénévoles actifs (entre vingt et trente) et une masse de bénévoles adhérents fluctuante. Chacun peut venir quand il veut sur le tri, la collecte, la vente ou la sensibilisation notamment en animant un atelier ou des actions extérieures. Il n'y a pas de contraintes hebdomadaires !

Quels sont ces ateliers et actions extérieures ?

Julie : Nous organisons un atelier/mois à la boutique du centre-ville avec huit à dix participants encadrés par une équipe d'intervenants rémunérés. Ils durent deux heures, un peu court pour prendre possession des

techniques. Donc, nous allons proposer en complément, des ateliers de trois fois deux heures sur le pôle valorisation en commun avec le collectif Indiens dans la ville présent avec nous dans les murs. Des professionnels et du grand public pourront y participer avec pour maîtres mots « échange, transmission des compétences, apprentissage par ses pairs ». Quant aux actions extérieures, nous travaillons en ce moment avec l'EPI aux Long-champs. Un bâtiment avec une bibliothèque, une crèche, une école, plein d'usagers qui se côtoient et un hall un peu vide. Nous donnons la parole aux habitants pour qu'ils réfléchissent à la manière d'aménager cet espace en mode réemploi. Quelques semaines avant le début des travaux, les usagers de l'EPI viendront à la ressourcerie choisir les matériaux qu'ils ont envie d'utiliser.

Florence : Nous nous sommes également déplacé-e-s à Rennes 2 pour présenter la ressourcerie aux étudiants avec un partenariat et une convention qui validera leur unité d'enseignement en L2, L3 à travers un bénévolat à la Belle Déchettes. Nous pouvons également évoquer la ressourcerie avec une maison de retraite. Ces actions permettent de sortir de notre espace, de nous faire connaître à d'autres publics qui ignorent notre existence.

Justement, comment mieux éduquer les gens, les sensibiliser ?

Julie : Il faut démultiplier les ressourceries ! (rire) Si nous pouvons sensibiliser les gens, nous ne pouvons pas les obliger. Le recyclage des déchets est une donnée intégrée dans le quotidien, le geste de tri est rentré dans les mœurs. Maintenant, il faut s'occuper du réemploi des objets avec plus de saisons de collecte sur le territoire et davantage de communication. Rennes Métropole, avec qui nous travaillons, souhaite se doter d'une politique sur le réemploi dans les prochaines années. Le changement passe par aussi eux. Et nous acteurs du réemploi nous devons être droits sur notre collecte. Une ressourcerie n'est pas une déchetterie. Encore une



CHIFFRES À RECYCLER



800.000.000.000 kilos de déchets par an en France

200 kg par an et par habitant en 2017 sur Rennes Métropole

400 kg par an et par habitant sur l'ensemble de la France

3 déchetteries à Rennes, 19 sur l'ensemble de Rennes Métropole

1 ressourcerie

634 000 kilos de déchets sont déversés dans les océans chaque seconde, soit 20 milliards de tonnes de déchets par an, dont 80 % proviennent des terres ! En 2015, 192 pays déversent 3,1 millions de tonnes de plastique dans les océans.

fois, nous ne prenons pas de déchet, nous essayons de bannir ce mot de notre vocabulaire pour le remplacer par ressource et gisement. De plus, nous sommes hyper sollicités, nous restons vigilants sur les entreprises de greenwashing. Nous refusons les propositions de protection de l'environnement qui se réduisent à récompenser le consommateur pour des bénéfices marketing.

Florence : Il reste beaucoup à accomplir mais des actions sont menées avec par exemple le défit Rien de neuf. Chaque participant s'engage à acheter le moins possible d'objets neufs en 2019 avec des actions dans les ressourceries, dans les espaces de troc, etc. Des articles paraissent plus régulièrement sur la question du réemploi et comment mieux gérer ses déchets.

La Belle Déchettes qui a commencé au centre-ville de Rennes parvient-elle à toucher d'autres publics plus populaires ?

Julie : Nous participons à des réunions publiques, des forums pour évoquer la démarche de la Belle Déchettes. Des CCAS nous appellent, nous établissons des liens avec des structures qui touchent des gens en précarité tels que le Secours populaire, le magasin gratuit, etc. Les choses bougent. Nous voulons nous impliquer dans ce travail de terrain, ne pas pratiquer l'entre-soi, avec des personnes de toute situation sociale ou professionnelle. Certain-e-s nous contactent pensant ne pas avoir de compétences. Nous en possédons toutes, il faut juste les mettre en avant.

Florence : C'est à nous de démarcher pour rester visibles, continuer à nous déplacer dans d'autres quartiers, quitter le centre-ville où se trouvent notre première boutique. Nous faisons notre job, les collectivités et les pouvoirs publics doivent aussi nous soutenir.

Pour finir, quel votre regard portez-vous sur l'écologie à l'échelle mondiale ?

Julie : « Pessimisme dans le présent, optimisme dans l'action » l'époque n'est pas rose, des prises de décisions à l'internationale ne rassurent pas. À notre niveau, nous n'allons pas changer le monde, mais nous apportons notre petite pierre à l'édifice. Quand des professeurs demandent à visiter la ressourcerie, c'est une bonne chose pour l'éducation des générations futures. En tout cas, ce projet-là d'économie sociale et solidaire, nous le défendons face « aux gros » qui pèsent lourd dans des prises de décisions ou financières. Nous n'avons pas peur de prendre une petite place à leur côté. Il faut être optimiste, sinon on est mal barré. À la Belle Déchettes, notre modèle fonctionne, l'équipe se sent bien parce que les choses sont posées sur la table et que chacun peut exprimer son désaccord. La société devrait fonctionner davantage ainsi.

Florence : Il faut surtout regarder ce qui se passe autour de soi, sortir, s'investir dans une association que l'on aime, rencontrer des gens et se dire que peut-être ainsi les choses évolueront à notre niveau. Avoir la miasme !

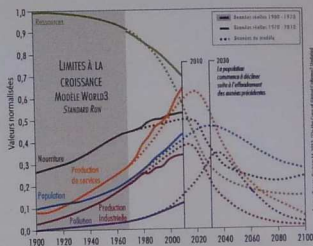
VOUS AVEZ DIT COLLAPSOLOGIE ?

Le mot « **collapsologie** » est un néologisme popularisé par Raphaël Stevens et Pablo Servigne. Mettant en cohérence les données climatiques, économiques, sociales et écologiques, ces chercheurs aboutissent au constat d'un avenir alarmant pour l'humanité. En effet, le modèle de développement des sociétés occidentales repose sur une exploitation massive des ressources de la biosphère, ce qui entraîne une déstabilisation des écosystèmes planétaires. Voici un (très bref) aperçu de différents penseurs à l'origine de cette notion et des débats qu'elle suscite.

PAR ALICE BERTRAND



Paru en 1972, *The limit to growth* (aussi appelé **Rapport Meadows**) est un rapport rédigé par les chercheurs du MIT. C'est la première étude de cette ampleur alertant sur l'impossibilité d'une croissance infinie (démographique et économique) dans un monde fini. S'appuyant sur des modèles informatiques, ils projettent différents scénarios pour le futur. Un de leur modèles, *Standard Run* correspond à l'évolution actuelle de nos sociétés



Ce modèle prévoit une chute brutale de la population pendant la première moitié du XXI^e siècle en raison des effets cumulés de la pollution et de l'épuisement des ressources terrestres. Afin d'échapper à cette crise, les auteurs préconisent des mesures fortes : contrôle de la natalité, zéro croissance, lutte contre la pollution



Dans son essai *Effondrement* (2005) Jared Diamond décrit différents effondrements sociétaux dans les civilisations du passé (Mayas, Vikings, Ile de Pâques...). Il explique que les crises écologiques ont déjà existé dans l'histoire et sont à l'origine de la disparition de cultures ayant surexploité leurs ressources jusqu'à la rupture



Faisant le parallèle avec les sociétés contemporaines, il insiste sur le fait que rien est inéluctable. Il donne l'exemple du Japon au XVII^e siècle qui a su préserver ses forêts pour éviter la catastrophe

La notion d'effondrement (*collapse* en anglais) correspond à une situation dans laquelle les besoins de base tels que l'eau, l'alimentation, le logement ou la sécurité ne sont plus accessibles à la majorité de la population. Face au constat d'un effondrement probable de nos sociétés dans un futur proche, plusieurs attitudes se dégagent :



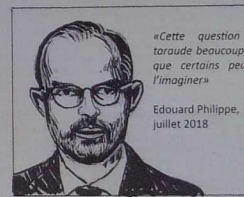
Pour certains comme Pablo Servigne, Bruno Latour ou les écoféministes, la chute de la civilisation industrielle est l'occasion de redécouvrir un rapport solidaire au monde, de sortir de l'anthropocentrisme moderne. L'humain ne doit plus se penser comme le maître et gestionnaire de la planète, mais au contraire comme une espèce parmi tant d'autres faisant partie d'un ensemble interdépendant



D'autres comme le psychanalyste Pierre-Henri Castel ont une vision beaucoup plus pessimiste : la lutte pour les ressources va entraîner une croissance des inégalités, les plus riches faisant tout pour se mettre 'à l'abri', au moins pour un temps, sans considération pour le reste de la population. Ceci engendrera des famines et des guerres sur fond de dérèglement climatique



Enfin les 'technophiles' comme l'ingénieur Jean-Marc Jancovici prônent une gestion raisonnée de l'énergie passant par une réduction des besoins et un mix de nucléaire et de renouvelables. Il valide la maîtrise technique de la nature vue comme une ressource quantifiable



« Cette question me taraude beaucoup plus que certains peuvent l'imaginer »

Edouard Philippe, juillet 2018

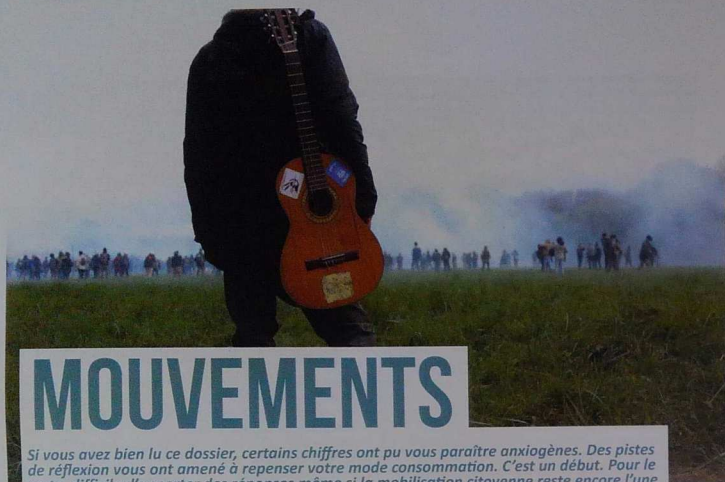
Même si le sujet occupe une part croissante dans les médias, l'inertie des gouvernements est plus que préoccupante, les déclarations au sommet étant peu ou pas suivies de mesures concrètes



Pourtant, le pire n'est jamais certain. Il est indispensable d'agir à un niveau global et de ne pas se contenter de 'petits gestes individuels'. Les peuples doivent se mobiliser pour obtenir un changement mondial

Voici quelques suggestions de livres pour approfondir :

- Jared Diamond, *Effondrement*, Folio essais, 2005
- Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015
- Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Les liens qui libèrent, 2017
- Bruno Latour, *Du atterrir ?*, La découverte, 2017
- Pierre-Henri Castel, *Le mal qui vient*, Editions du Cerf, 2018
- Blog de Jean-Marc Jancovici : <https://jancovici.com/>



MOUVEMENTS

Si vous avez bien lu ce dossier, certains chiffres ont pu vous paraître anxiogènes. Des pistes de réflexion vous ont amené à repenser votre mode consommation. C'est un début. Pour le reste, difficile d'apporter des réponses même si la mobilisation citoyenne reste encore l'une des possibilités d'action, quel que soit le modus operandi.

PAR KAREDWEN

MODES DE LUTTES



2019, et c'est une jeune Suédoise Greta Thunberg qui appelle à la Grève mondiale de la jeunesse pour le climat le 15 mars. Un mouvement suivi dans de nombreux pays, et à l'image des révolutions arabes, l'utilisation et la rapidité des réseaux sociaux y sont sûrement pour quelque chose. Une grève donc, avec la volonté d'avoir un impact sur les dirigeants pour qu'ils prennent leurs responsabilités. Parmi les moteurs, celui de l'indignation, ravivé par *Indignez-vous !*, l'essai de Stéphane Hessel publié en 2010, donnant son nom au mouvement espagnol l'année suivante. Le terme qui revient régulièrement est celui de la désobéissance civile, terme emprunté à Henry David Thoreau (1817-1862) qui par sa pensée a fortement influencé les mouvements écologistes. En Europe, le premier à articuler combat pour la nature et combat politique fut le géographe libertaire Elisée Reclus. Le *XX^e* siècle voit alors émerger différentes organisations, et courants de pensée, difficile à résumer ici en quelques lignes, mais vous pouvez toujours aller fouiner du côté de Murray Bookchin ou André Gorz. Ainsi que dans l'ouvrage *Aux origines de la décroissance*, Cinquante penseurs (éditions l'échappée).

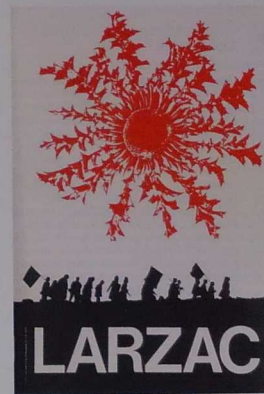
Outre les sit-in pacifistes sur un rond-point, les défilés carnavalesques, les affiches collées ou les inscriptions de tous poils, le choix d'une banque vertueuse comme la Nef, les marches à pied pour le climat, l'un des mouvements significatif et emblématique de ces dernières années est celui des Zones À Défendre, « néologisme militant utilisé pour désigner une forme de squat à vocation politique, la plupart du temps à l'air libre, et généralement destinée à s'opposer à un projet d'aménagement ». Outre-Manche, 2018 voit apparaître Extinction Rebellion, qui prône l'établissement d'un rapport de forces pour prendre la main face aux politiques qui ne font rien. La suite ? Nous vous laissons le soin de l'envisager en dehors de cette revue.

Un livre qui fête ses 10 ans
Un nouvel art de militer. Happenings, luttes festives et actions directes de Cyril Cavalé et Sébastien Porte aux éditions Alternatives.



UN ENGAGEMENT PÉRILLEUX

La France compte des morts causées dans la lutte pour la défense de l'environnement, comme Vital Michalon, un professeur de physique âgé de 31 ans, tué les poumons éclatés par la déflagration d'une grenade offensive, le 31 juillet 1977 dans le combat contre le projet de centrale nucléaire de Creys-Malville (Isère), ou plus récemment Rémi Fraisse, tué par une grenade le 26 octobre 2014 dans une manifestation contre le barrage de Sivens (Tarn). Difficile d'établir à l'heure actuelle des chiffres à l'international précis, mais en 2017, l'ONG Global Witness avançait le chiffre de 207 activistes tués parce qu'ils défendaient la nature, soit environ 4 par semaine. Des chiffres qui augmentent d'année en année, notamment en Amérique du Sud, avec de nombreux assassinats de militants au Mexique, ou en Colombie comme celui d'Emilsen Manyoma, dirigeante des *Comunidades construyendo paz en los territorios* (Conpaz) qui défendait les terres indigènes face aux projets miniers. Elle est décédée le 1^{er} février 2017. Même scénario en Afrique du Sud et la mort de Wayne Lotter a luttant contre le braconnage en Tanzanie ; il avait contribué à réduire de moitié le trafic de pachydermes abattus pour le commerce illégal de l'ivoire. Sa fondation avait permis l'arrestation de 900 braconniers, ces dernières années. Il a été tué par balles par des inconnus à Dar es Salaam dans la nuit du mercredi 16 au jeudi 17 août 2017. Selon le dernier rapport de la fondation environnementale Front Line Defenders, plus de 3 500 défenseurs environnementaux ont été assassinés depuis la déclaration de l'Onu sur les défenseurs des droits de l'homme, signée en 1998.



HISTORIQUE DU LARZAC À AUJOURD'HUI : LA LUTTE PAÏE ?

1963. Notre-Dame-des-Landes, Loire-Atlantique. Contre l'implantation d'un aéroport. Projet abandonné en 2018. À voir : *Les pieds sur terre* de Baptiste Combret et Bertrand Hagenmüller (2018).

1971. Plateau du Larzac. Contre l'extension d'un camp militaire sur le causse. Le projet est abandonné en 1981. À voir : *Tous au Larzac* de Christian Rouaud (2011).

1977. Creys-Malville, Isère. Contre le projet d'une centrale nucléaire. La centrale a fonctionné jusqu'en 1998. Son démantèlement en 2018 a rencontré plusieurs incidents.

1978. Plogoff, Finistère. Contre le projet d'une centrale nucléaire. Le projet est

abandonné en 1981. À voir : *Plogoff, des pierres contre des fusils* de Nicole Le Garrec (1980).

2009. Baie de Lannion, Côtes-d'Armor. Contre le projet d'extraction de sable. Projet abandonné en 2018.

2011. Landivisiau, Finistère. Contre le projet d'une centrale à gaz. Lutte toujours en cours.

2014. Forêt de Roybon, Isère. Contre le projet d'un Center Parks. Projet abandonné en 2016.

2014. Sivens, Tarn. Contre le projet du barrage du Testet. Projet abandonné en 2015 après des tentatives d'évacuation violentes.

2014. Côtes-d'Armor. Contre les permis d'extraction minière de Variscan. Projet abandonné en 2018.

2016. Bure, Meuse. Contre le projet d'enfouissement de déchets nucléaires par la Cigéo. Les militants sont évacués en 2018, on a toujours les déchets sur les bras.

2017. Strasbourg, Bas-Rhin. Contre le projet de Grand contournement Ouest qui doit détruire des terres agricoles. Lutte toujours en cours.

2019 : le projet de centre commercial Open Sky de Pacé (35) est abandonné, mais la conservation des terres agricoles reste pour l'heure indéterminée.

PAR KARINE BAUDOT

SÉLECTION DE LIVRES

Perdus dans les librairies à la recherche d'un ouvrage qui saura vous plaire ou faire plaisir à quelqu'un-e ? Retrouvez une partie de nos coups de cœur de l'année ! Bonne lecture !



VIGILE
Hyam Zaytoun

Un bruit étrange, comme un vrombissement, réveille une jeune femme dans la nuit. Lorsqu'elle allume la lampe, elle découvre que l'homme qu'elle aime est en arrêt cardiaque. Avec *Vigile*, l'auteur et comédienne Hyam Zaytoun confie son expérience d'une nuit traumatique et des quelques jours consécutifs où son compagnon, placé en coma artificiel, se retrouve dans l'antichambre de la mort. Elle raconte l'urgence, la peur, la douleur. Sa propre histoire écrite cinq ans après le drame. Sans tomber dans le lacrymal et le voyeurisme. Avec justesse. Du côté des vivants.

Éditions Le Tripode. 124 pages. 3 janvier 2019



DANS LE FAISCEAU DES VIVANTS
Valérie Zenatti

L'écrivain Aharon Appelfeld disparaît en janvier 2018. L'auteur Valérie Zenatti a traduit la plupart de ses livres, d'*Histoire d'une vie* jusqu'à *Des jours d'une stupéfiante clarté*, son dernier roman paru en France. Leur relation n'était pas seulement celle d'un romancier et de sa traductrice, c'était aussi celle de deux amis qui se parlaient sans cesse. D'écriture, de langues, d'amour, d'animalité, d'enfance. De la terreur d'être traqué. Ils partageaient également quelques silences. Dans le *faisceau des vivants* raconte la quête d'une jeune femme qui ne peut se résoudre à perdre cette voix dont l'écho résonne si puissamment en elle. Elle cherche à la retrouver, par tous les moyens. Sa quête la conduira jusqu'en Ukraine, à Czernowitz, la ville natale de l'écrivain.

Éditions de l'olivier. 160 pages. 3 janvier 2019



ÉTAT D'IVRESSE
Denis Michels

La mère d'un adolescent, en état d'ivresse du matin au soir, se trouve dans un décalage absolu avec la réalité qui l'entoure. Épouse d'un homme absent, incapable d'admettre sa déchéance et plus encore de se confronter au monde réel, elle s'enferme dans sa bulle qui pourtant menace de lui éclater au nez. Comme son titre l'indique *État d'ivresse* du journaliste, scénariste et écrivain Denis Michels, brosse le portrait d'une femme brisée qui, s'abîme dans l'alcool. Avec en substance une critique d'une société qui ne laisse pas de place aux plus fragiles. Une plongée dans l'enfermement et la violence conjugués à l'impossibilité d'échapper à son destin. Entre cruauté et humour noir.

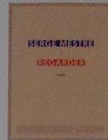
Éditions Noir sur Blanc. 161 pages. 3 janvier 2019



ORANGE AMÈRE
Ann Patchett

Pour échapper, le temps d'un dimanche d'été, à sa femme enceinte et à ses trois enfants, Albert s'incruste au baptême de Franny, la fille d'un flic qu'il connaît vaguement. Tandis que les invités se laissent gagner par l'ivresse, il succombe à la beauté renversante de Beverly, la mère du bébé baptisé ce jour de 1964. Le baiser qu'ils échangent est le premier des éboulements que subissent leurs familles, à jamais liées. L'Américaine Ann Patchett, excellente conteuse, maîtrise l'art du récit, des récits en l'occurrence ici, avec des destins croisés sur une période de cinquante ans. Elle porte un regard faisant sonner l'enfance et les liens familiaux qui persistent (ou pas). *Orange amère*, roman intime et éclaté au plus près du temps qui passe.

Actes Sud. 302 pages. 2 janvier 2019



REGARDER
Serge Mestre

18 mars 1933, à Leipzig, Gerta Pohorylle vient d'être arrêtée sous prétexte que ses frères auraient distribué des tracts hostiles au régime. Relâchée, la jeune femme en sursis surtout en Allemagne, décide de partir pour Paris où elle tombe amoureuse d'un réfugié politique hongrois. André Friedmann est photographe, et Gerta apprend avec lui le métier. Comme les contrats sont rares, elle lui invente une nouvelle identité américaine et un nouveau nom : Robert Capa. Elle-même se trouve un pseudonyme, Gerda Taro. Avec *Regarder*, Serge Mestre tisse le portrait d'une artiste féministe talentueuse, audacieuse et moderne qui, toute sa courte vie, restera déterminée à disposer elle-même de son sort.

Sobies Wespieser. 232 pages. 7 février 2019



À LA LIGNE, FEUILLETS D'USINE
Joseph Ponthus

C'est l'histoire d'un ouvrier intérimaire qui par amour embauche dans les conserveries de poissons et les abattoirs bretons. Jour après jour, il invente avec une infinie précision les gestes du travail à la ligne, le bruit, la fatigue, les rêves confisqués dans la répétition de rituels épuisants, la souffrance du corps. Ce qui le sauve, c'est qu'il a eu une autre vie. Il connaît les auteurs latins, il a vibré avec Dumas, il sait les poèmes d'Apollinaire et les chansons de Trenet. C'est sa victoire provisoire contre tout ce qui fait mal, tout ce qui aliène. Avec ces feuillets d'usine aux phrases courtes sans ponctuation, entre prose et poésie, Joseph Ponthus rend hommage au monde ouvrier à la faveur d'une écriture fluide, calleuse, colérique, drôle et bienveillante.

La table ronde. 272 pages. 3 janvier 2019



L'AMÉRIQUE DERRIÈRE MOI
Erwan Desplanques

Après avoir résisté aux excès passionnels de ses parents, arrêté la musique, quitté un journal, entré son père comme un héros de l'armée américaine, peu avant la naissance de son propre fils, le narrateur décide de se réinventer loin de Paris. Avec *L'Amérique derrière moi*, Erwan Desplanques évoque une période étrange autour d'une bonne et une mauvaise nouvelle : l'attente d'un heureux événement et l'imminence d'un grand malheur qui finissent par se confondre. Il signe une chronique familiale douce-amère qui mêle avec sobriété lucidité et humour dans le sillage d'un père fasciné par les États-Unis jusqu'à l'excès.

Éditions de l'olivier. 176 pages. 3 janvier 2019



LA FICTION OUEST
Thierry Decottignies

Un homme est envoyé à Ouest : un parc d'attractions d'un genre nouveau censé lui procurer du travail après une période de formation in situ. Mais il ne se doute pas du destin qui sera le sien dans ce territoire crayonné perdu au milieu de nulle part... Avec son premier roman, Thierry Decottignies nous plonge dans les dérèlements absolus d'un homme esseulé qui perd peu à peu tous ses repères. L'auteur dissèque les mécanismes de l'aliénation sur le corps et l'esprit dans un univers où règnent la folie et l'oppression. La fiction *Ouest* enferme le lecteur dans les entrelacs d'un cauchemar concentrationnaire qui répond aux logiques universelles de l'asservissement. Une expérience immersive hypnotique.

Le Tripode. 205 pages. 3 janvier 2019



LE SIFFLET
Vê Erre

Retour sur une parution de fin d'année 2018. Avec *Le Sifflet*, le jeune auteur Vê Erre signe un premier roman coup de poing qui évoque la question du viol à l'université. Charge à vif, rageuse et salvatrice contre les boureaux institutionnalisés, notamment un professeur mais également un juge qui ont pignon sur rue et se retrouvent le soir dans un troquet rennais *Le Sifflet* pour se repaître de leurs méfaits de la journée. À travers ce récit polyphonique au scalpel, plusieurs victimes subissent des exactions masculines sous forme de domination, harcèlement sexuel et viol. Avant un acte ultime qui déchire le ventre. Vê Erre aime Virginie Despentes et s'inscrit dans une filiation subversive à la plume acérée.

Éditions Gaeta. 260 pages. 17 octobre 2018



L'HOMME SANS OMBRE
Joyce Carol Oates

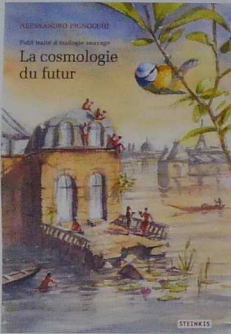
Institut de neurologie de Darven Park, Philadelphie, 1965. Une jeune chercheuse, Margot Sharpe, rencontre Ellhu Hoopes, nouveau patient. Cet homme élégant de trente-sept ans a été victime d'une infection qui ne lui laisse qu'une mémoire immédiate de soixante-dix secondes : tout le reste est régulièrement oublié, hormis des bribes d'un passé lointain. À chaque fois qu'il rencontre Margot, il pense la voir pour la première fois... Autre retour en (fin) 2018 avec la romancière Joyce Carol Oates qui signe un nouveau roman toujours brillamment écrit. Les méandres (les plus noirs parfois) de la psyché humaine constituent le terrain d'exploration de l'auteur américaine. Elle livre avec *L'homme sans ombre* une histoire ambitieuse, étrange et captivante au cœur des neurosciences.

Philippe Rey. 293 pages. 4 octobre 2018

PAR ALICE BERTRAND

BD DE PRINTEMPS

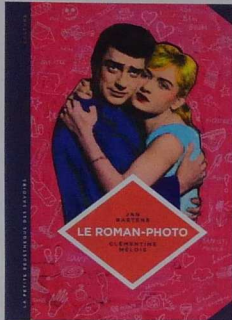
Écologie et mangas sont au rendez-vous pour accueillir le retour des beaux jours !



LA COSMOLOGIE DU FUTUR
Alessandro Pignocchi

Chercheur en sciences cognitives et philosophie de l'art, Alessandro Pignocchi est un auteur hors-norme. Ses voyages en Amazonie et la rencontre des communautés Jivaro inspirent ses aquarelles à l'humour décalé. Sur les traces de l'anthropologue Philippe Descola, il remet en question la dichotomie nature/culture qui semble une évidence en Occident. Afin d'illustrer ses théories, il imagine notre société avec des politiques devenues animistes, se passionnant pour la nification des hirondelles. Derrière l'aspect saugrenu il y a l'idée qu'une autre manière d'envisager le vivant est possible. Les arrières ne sont plus les « bons » sauvages, mais plutôt des décideurs coincés dans une idéologie dont eux-mêmes ne perçoivent plus le sens. Ceci passe par une suite de saynètes et de dialogues comme celui de deux oiseaux parlant élections et attentats, ou encore le personnage d'un anthropologue amazonien venu étudier les mœurs de Seine-et-Marne et élaborant des théories farfelues pour comprendre l'étrange comportement des Occidentaux. Loin des sirènes progressistes, le futur est l'occasion de sortir de nos catégories habituelles et de repenser notre rapport au monde.

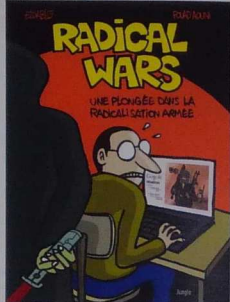
La cosmologie du futur, de Alessandro Pignocchi, éditions Steinkis, paru en mai 2018, 14 €



LE ROMAN-PHOTO
Jan Baetens et Clémentine Mélois

Avec un graphisme original et décalé, cet album reprend les codes du roman-photo avec des collages pour développer un propos très documenté et érudit sur le thème. Le roman-photo a été extrêmement populaire dans les années 50, générant même un magazine dédié (existant encore aujourd'hui) le célèbre *Nous Deux*. Les poncifs véhiculés par ces histoires d'amour et d'aventure, très répétitives sur le fond et la forme sont ici analysés avec finesse et humour. Cependant, même si les publications à l'eau de rose trahissent sans surprise l'essentiel du genre, le concept a inspiré de nombreux artistes, depuis les détournements situationnistes en passant par le célèbre Professeur Choron se mettant en scène dans *Hara-Kiri*, jusqu'aux collages de Julie Doucet ou à l'excellente parodie de Fabcaro, *Et si l'amour c'était aimer ?* (2017). Provoquant à la fois subversion, nostalgie, ou encore ironie, le roman-photo est un médium créatif qui fait toujours réagir.

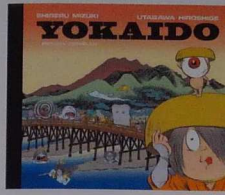
Le roman-photo de Jan Baetens et Clémentine Mélois, éditions Le Lombard, paru en novembre 2018, 10 €



RADICAL WARS
El Diablo et Fouad Aouni

Dans un monde similaire au nôtre, une petite communauté résiste face à l'Empire, ce sont les fans de Starouars, les adeptes de la religion jediste. Cependant, certains d'entre eux commettent des attentats sanglants sur des innocents, ou encore rejoignent la rébellion, sur Tataouine. Là-bas, de nombreuses déconvenues attendront ces hommes et ses femmes idéalistes confrontés à la réalité d'une guerre atroce. D'autres encore veulent aider une cause qui leur semble juste de viennent victimes d'un chantage les poussant à des actes graves, non souhaités au départ. Toutes les histoires sont inspirées de témoignages réels. La radicalisation vue à travers la métaphore de Starouars permet une mise à distance d'un sujet difficile. L'album est très intéressant car sans manichéisme, il démontre comment une forme d'idéalisme et de désir d'engagement peut conduire certains à se laisser convaincre par des idéologies mortifères. La postface de l'universitaire Séraphin Alava permet d'approfondir les mécanismes qui poussent à la violence, expliquant la séduction d'abord exercée par les recruteurs valorisant leurs « cibles » pour obtenir leur confiance, puis l'embrigadement qui mène à la déposition de son libre arbitre.

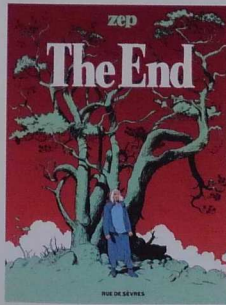
Radical Wars de El Diablo et Fouad Aouni, éditions Jungle, paru en janvier 2019, 13,95 €



YOKAIDO
Shigeru Mizuki

Construite entre 1601 et 1603 au Japon, la route du *Tôkaidô* reliait deux villes clés : Kyoto, la capitale impériale et Edo (futur Tokyo). Cette route avait pour but de favoriser les échanges commerciaux, mais aussi de permettre aux daimyos, les gouverneurs locaux de rejoindre ces deux villes distantes de 500 kilomètres. En effet, le Shogun leur imposait de résider un an sur deux à Edo où leur famille était laissée en gage de soumission. Cette route était composée de 53 stations, que le célèbre Utagawa Hiroshige a immortalisé dans ses estampes, *Les cinquante-trois stations du Tôkaidô*, composé en 1834. Ses paysages changeants, réalisés en gravure sur bois font partie des images éternelles du Japon. Utilisant la même technique traditionnelle, Shigeru Mizuki va revisiter ces estampes en les agrémentant de facétieux et grotesques *Yôkai*, esprits surnaturels issus du folklore japonais. Les gravures des deux artistes sont présentées en vis-à-vis ce qui souligne la virtuosité et l'audace avec lesquelles l'auteur se réapproprie et révèle le patrimoine artistique de son pays. Magistral.

Yokaido de Shigeru Mizuki, éditions Cornélius, paru en novembre 2018, 35,50 €

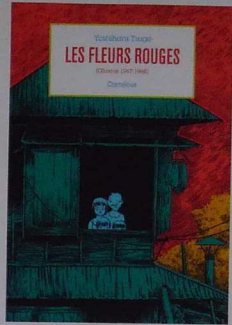


Les fleurs rouges, de Yoshiharu Tsuge, éditions Cornélius, paru en février 2019, 25,50 €

THE END
Zep

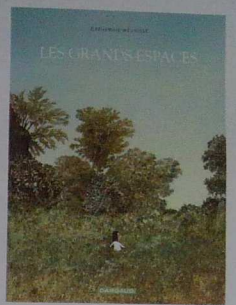
Parabole écologique, *The End* est un album original, très cinématographique, entre roman policier, fantastique et comme annoncé par son titre sans équivoque, récit de fin du monde. Le jeune Théodore part en Suède et intègre comme stagiaire l'équipe de recherche d'un scientifique qu'il admire, pourtant relativement placardisé par ses pairs. Son travail consiste à recueillir des données sur les signatures chimiques émises par les arbres. Ceci sera le point de départ d'une enquête aux allures de thriller environnemental. Entre les machinations de l'industrie pharmaceutique et la révolte des arbres, bien plus vindicatifs que ce que l'on imagine, l'album prend des allures de mise en garde illustrant les difficultés écologiques auxquelles nos sociétés vont devoir faire face.

The End de Zep, éditions Rue de Sévres, paru en mai 2018, 13 €



LES FLEURS ROUGES
Yoshiharu Tsuge

Œuvres dessinées dans la revue *Garo* dans les années 50, ces douze histoires témoignent de l'évolution du style de l'auteur. On le voit étendre son périmètre et affiner une narration construite sur l'implicite et l'étrangeté des points de vue. Yoshiharu Tsuge ferme ici la porte aux héros pour laisser toute sa place à l'indicible. Il fonde une dramaturgie en rupture avec les codes de l'époque et, poursuivant sa quête d'authenticité, il impressionne ses pairs dans une émulation qui va faire de lui la référence incontournable de sa génération. Il donnera ainsi naissance à un nouveau genre proche de l'auto-fiction, le *watakushi manga*, « la bande dessinée du moi ». *Les fleurs rouges* est le premier tome d'une anthologie en sept volumes. Yoshiharu Tsuge ayant refusé la traduction de son œuvre pendant 20 ans, cette édition est un événement très attendu.



LES GRANDS ESPACES
Catherine Meurisse

Catherine Meurisse (*Moderne Olympia, La Légèreté*), autrefois dessinatrice à *Charlie Hebdo* revient sur les territoires de son enfance dans le Poitou. Elle et sa sœur emménagent avec leurs parents dans une vieille bâtisse qu'ils restaurent entièrement, lui adjoignant un jardin aux multiples essences. Subtilement nostalgique mais sans lourdeur, l'album décrit la genèse de l'amour de l'autrice pour la nature et la littérature, alternant paysages émouvants et découverte de tableaux et d'artistes célèbres, peintres et écrivains. Les début involontaires de sa carrière de caricaturiste sont d'ailleurs l'occasion d'une anecdote savoureuse impliquant Ségolène Royal et un dessin de chèvre... L'autrice décrit bien l'envahissement du territoire par les lotissements et les cultures intensives, le remembrement et les pesticides, ainsi que la transformation de la campagne en lieu touristique. Ce sont toutes ces expériences qui ont forgé sa sensibilité artistique et politique.

Les grands espaces de Catherine Meurisse, éditions Dargaud, paru en septembre 2018, 19,99 €



LA GRENOUILLE À GRANDE BOUCHE

LA REVUE QUI DIT KÔA

C'est un projet original qui a vu le jour en 2018. Une revue et un restaurant, tous les deux participatifs et engagés. Rencontre avec Louise Katz et Nathanaël Simon, instigateurs de l'aventure aussi culinaire que verbale qui met l'eau à la bouche.

PHOTOS ET INTERVIEW : MARIE KÄREDDEN & JONHANA CHURRAMANI

Est-ce que vous pouvez revenir sur la genèse du projet et sur ce que c'est, entre les livres, la cuisine, le restaurant ?
Louise : Ce projet, c'est l'histoire de 3 personnes : Fanny Amant, spécialiste de l'éveil au goût, qui avait une première entreprise « Epicé et doux » avec de la vente d'épices sur les marchés ambulants et des ateliers de sensibilisation dans les écoles. Nathanaël, qui faisait des reportages radio sur l'économie sociale et solidaire. Donc à force de voir plein de projets, il a eu envie de passer de l'autre côté. Et moi, Louise, qui étais à l'époque enseignante chercheuse, spécialiste des littératures latines et j'étais arrivée au bout des contrats précaires, CNRS à l'université. Et surtout je m'étais installée à Rennes et j'avais envie de m'informer sur la ville. Et du coup on s'est dit tiens si on faisait un truc tous les 3. On est donc partis sur cette idée. On avait 3 piliers hyper importants, les goûts qui étaient amenés par Fanny, les mots par moi, et Nath c'était fondamentalement l'économie sociale et solidaire. Après ce n'était pas un truc lié qu'aux personnes mais c'était un truc qu'on croyait fondamentalement parlant. Pour plusieurs raisons : une recette ça se raconte, ça s'écrit donc ça paraît logique et aussi parce qu'on trouve qu'on se rencontre, qu'on fait connaissance, qu'on raconte une histoire autour des bons petits plats. Il y avait plein de passerelles entre les deux. Qui nous semblaient faire sens.

Nathanaël : Et l'histoire en plus court c'est qu'on a envie de croiser les goûts et les mots. Donc la problématique aujourd'hui c'est : Comment faire cette rencontre-là ?

Comment ça s'est concrétisé, car il y a eu des expériences pilotes, le restaurant et la revue ? Donc déjà comment les deux se nourrissent l'un l'autre ? Comment

ça s'organise et est-ce qu'il y a un but final à tout ça ?

N. : Il faut rajouter une petite dimension dans l'histoire, une fois qu'on avait posé ça. Les goûts, les mots et une autre façon de faire de l'entreprise. Comment avoir une entreprise démocratique ?

N. : Travailler différemment au sein de l'entreprise. Mettons tout sous un terme d'entreprise et pas d'association. Et juste rajouter un truc, c'est un vrai déclic pour nous car on a découvert un restaurant qui s'appelle « Robin des Bois » qui est à Montréal, un restaurant participatif et revisité. Qui est un peu comme un modèle. Donc on est allé voir, avec 15 jours de voyage d'étude. On a passé 5 jours dans le restaurant pour le comprendre, en tant que participants. Ce restaurant fait participer ses bénévoles aussi bien en salle qu'en cuisine. Leur participation permet de redistribuer les bénéfices. On a trouvé ça bien. C'est ce qui nous a permis de savoir comment faire un restaurant et une revue participatifs.

L. : Donc comment se nourrissent les deux ? et où est le lien ? C'est là que voulait en venir Nathanaël. Il y a le même modèle, c'est-à-dire que le resto et la revue sont participatifs. Et le lien c'est ce qui se passe et c'est ce qu'on voulait, c'est que c'est les bénévoles qui le font. C'est-à-dire qu'on a des bénévoles soit en salle soit en cuisine. Qu'on trouve à la revue et inversement. Donc ça c'est le premier lien. Après le lien il est surtout dans l'éthique du projet, que ça soit distributif. On essaye vraiment de travailler autour de l'idée que La Grenouille à

« PASSER DES GOÛTS AUX MOTS ET INVERSEMENT. »



grande bouche, c'est les mots, les goûts et la participation. Tant que le restaurant n'est pas ouvert, c'est compliqué de faire le lien. Comme les deux projets n'ont pas existé au même moment du coup voilà. Mais quand le restaurant sera ouvert il y aura énormément de croisements qui pourront se faire. Par exemple pour la revue on a fait deux choses. On a un feuillet recette, on a testé toutes les recettes. Par exemple car on aura le restaurant, on pourra faire la même, comme publier la recette d'un

bénévole. Comme par exemple il y a le poulet à la libanaise, qui a été proposé par Miréla, qui a été bénévole au restaurant. On essaye vraiment de faire des liens, d'amener les gens à s'approprier l'ensemble du projet. Passer des goûts aux mots et inversement.
N. : Le but de la revue, c'est raconter la société à travers ce qu'on mange. Donc il y a un lien fort. Ça raconte ce qu'il y a dans et autour de l'assiette. Pour l'instant, le restaurant n'existe pas.

La phase-test, c'était des restaurants itinérants comme celui au Triangle, le but du jeu c'est d'avoir un restaurant fixe par la suite ?

L. : Oui le projet est un projet participatif. À l'époque, c'était la maison des goûts et des mots donc on a abandonné l'idée. Mais on a gardé l'idée que les gens pouvaient venir aussi bien dans un restaurant qu'un journal. On n'était pas itinérant, on faisait des tests. Ensuite, le Triangle nous a permis de continuer à leurs côtés. C'était aussi dans l'idée peut-être de s'installer au Triangle, ce qui, en l'état du bâtiment, n'est pas viable.

N. : Les deux premières fois, le but était de tester de nouvelles choses pour nous, il fallait qu'on vérifie un nombre de choses. Est-ce que ça marche de proposer un restaurant pro dans lequel des bénévoles interviennent ? En plus on redistribue notre bénéfice, est-ce que ça marche ? Oui, non ? Les deux tests nous on fait dire oui. Le dernier test, on avait envie de faire une revue, est-ce qu'on propose une revue dans laquelle on dit au gens « venez écrire avec nous » est-ce qu'on va avoir du monde ? Qui mais à chaque fois ce n'était pas la rouille. Car à chaque fois c'était des tests.

L. : Notamment sur ce qu'on voulait vraiment faire, c'était un truc participatif. Mais le truc c'est est-ce que les gens voulaient vraiment le faire ? Ce n'était pas évident. Mais ça a été la très bonne surprise. Aujourd'hui il y a plus de 150 personnes qui sont devenues bénévoles dans différentes activités de la Grenouille. Effectivement c'est vrai que là, pour la première revue, il y a 35 bénévoles qui sont venus y participer. Donc on était plutôt contents.

C'est quand même un projet ambitieux et vous avez commencé un crowdfunding. J'ai regardé que ça s'était arrêté à 65 %. Est-ce que ça a un impact sur la suite du projet concrètement ? Est-ce que ça vous inquiète ?

L. : Non, en fait nous on avait choisi de faire notre crowdfunding avec la plateforme Zeste et la Nef, c'est une

banque qui milite pour la finance éthique. Ou du moins pour plus d'éthique dans la finance, ce qui n'est pas une mince affaire. Ils ont un truc qui est bien par rapport aux autres plateformes de crowdfunding, c'est que toute somme acquise est acquise. Il n'y a pas d'histoire de plafond. Nous on s'est dit autant viser 15 000 euros. C'est plutôt plus confortable pour nous, on pourrait faire plus de choses. Et on était sûr que le site Internet serait financé. Et de pouvoir le lancer plus rapidement. Là on est moins sûr. Mais c'était plutôt un confort qu'un réel besoin. Là le premier numéro est financé. Et on a récolté presque 10 000 euros.

Donc ce n'est pas un frein ?

N. : Non, il nous fallait 5 000 euros : tout ce qui arrivait après était du bonus.

L. : Après le crowdfunding, c'était le marchepied de départ pour lancer le projet. Là on construit d'autres finances plus larges. Des financements qui vont nous permettre de démarrer. Que ça soit les banques, des subventions de démarrage...

N. : En fait on a pris un risque, on a fait le choix de démarrer le crowdfunding en début. C'est ce qu'on appelle le plan de financement. Il y avait deux enjeux. Recueillir un maximum d'argent et voir combien ça a mobilisé de personnes. Du coup d'aller voir des financeurs ou des banques. En leurs disant qu'on a été capables de mobiliser sur notre projet. Ça envoie un très bon signal : 10 000 euros et 200 personnes. Car certains financeurs vous disent « Ok, vous avez 1 000 likes sur votre page, mais combien sont prêts à se mobiliser ? » La réponse c'est 200 personnes. Ça fait 1 personne sur 5 qui aime notre projet. Pour nous c'est top.

Pour revenir sur le restaurant et son implantation géographique : au début, ça a eu lieu au Blonze. Ça m'évoque un petit peu le restaurant social qu'il y a eu à Maurepas, il y a 1 an. Est-ce qu'il y a eu une réflexion, un choix, pour le lieu d'ouverture sur Rennes ?

N. : Au début, quand on a créé le projet, on voulait que ça soit dans un quartier. Puis très vite les gens nous ont dit : « vous êtes mignons mais vous n'habitez pas dans un quartier, on ne s'implante pas dans un quartier comme ça ». Donc on a oublié l'idée. En fait quand on a fait notre expérimentation, l'endroit qu'on a trouvé, c'est au Blonze. En plus on connaissait la conciergerie du Blonze, le P'tit Blonzeur. Parce qu'on a démarré dans le même incubateur social et solidaire.

Du coup, il y a une rencontre qui s'est faite avec le quartier. On est arrivé là et grâce au Blonzeur, on a fait plein de rencontres. D'habitants, d'associations du quartier...

Et on a eu envie d'y rester. Donc quand le Triangle nous a demandé si on voulait faire un second test, toujours chez nous, au Blonze, on a dit oui banco. On fait tout aujourd'hui pour rester mais après, on ne sait pas si on va y arriver. Il y a, à la fois, une offre de restauration très faible au Blonze, et en même temps, il y a plein de gens qui veulent participer au restaurant participatif. Donc du coup ça répond vraiment à notre projet. Qui a un côté économique et participatif. Donc il y a un vrai côté humain.

L. : Il y a vraiment beaucoup d'actifs au Blonze et il y a beaucoup d'actifs du milieu associatif donc ça a fait des passerelles de fou, c'est vraiment génial d'être là-bas.



On va plus parler de la revue. Après un numéro-test, comment préparez-vous ce numéro ? Quelle est la ligne éditoriale phare, outre la nourriture ?

L. : C'était une revue qui allait parler de cuisine évidemment, car les goûts des mots, c'était le concept. Très vite on a su qu'on voulait raconter la société à travers ce qu'on mange. Après pour travailler, on s'est dit que c'était plus aisé de choisir un thème par numéro pour faire le lien. Et aussi parce que la revue a été pensée comme un « mook », comme un truc très à la mode. Quelque chose qui est entre la revue et le livre. Et donc on ne voulait pas être sur de l'actu chaude, mais être dans l'air du temps. Avec des sujets intemporels. Ce n'est pas de la revue périsable. Pour ce numéro 1, on a décidé de travailler sur la soupe. Avec la complexité avec le fait que c'est bimensuel, donc c'est tous les deux mois. Donc là, on l'a écrit en janvier. Il nous fallait un sujet valable pour le mois de janvier mais qui le soit aussi pour mars. On n'aurait pas parlé de la soupe en plein été. Ça aurait été un peu... bizarre. On le traite à travers 3 cahiers. Un cahier société car c'est raconter la société à travers ce qu'on mange. Un deuxième cahier qui est un cahier cuisine, et un culture. Ce format sera gardé pour chaque numéro. On part sur 112 pages. C'est un gros volume. Et pour participer à ce gros volume, on est une équipe de 15 personnes. 10 journalistes, 1 auteur qui est Stéphane Grangier. Et une maquettiste, directrice artistique. Une correctrice, c'était vraiment très important pour moi car au bout d'un moment, on n'arrive plus à se relire. Un photographe qui a fait un très beau portfolio. Et une dessinatrice. On a une planche de BD. On est très content de ça aussi.

N. : Ce qu'on peut rajouter, à travers ce résumé-là, c'est qu'aujourd'hui, on parle de cuisine comme de la gastronomie. Là ce n'est pas notre propos. Le but est de parler de ce qu'on mange. Si on prend le cahier société : On a fait tout un reportage et un portfolio sur l'association Cœur Rennais, qui a fait des repas de manière industrielle, sur son histoire. Raconter deux siècles de soupes. À travers les marques qu'on connaît. Avec le n° 0, on a failli aller vers les chefs, mais en fait, on s'est rendu compte que ce n'est pas notre propos. Comme par exemple sur

le cahier culture, j'ai fait un reportage sur un festival, qui a eu lieu à Lille, qui s'appelle LaBouche d'or, qui est un festival bénévole. Qui est tout sauf gastro. C'est une fête populaire. Et c'est ça aussi qu'on avait envie de raconter. On s'y retrouve.

L. : L'idée, c'était de se dire que derrière une simple histoire, il y a toute une histoire mobilisée. Parce qu'il y a des expressions, des faits divers, de l'imaginaire publicitaire.

N. : Oui car pour finir de décliner, on a fait une playlist soupes. On a travaillé sur des expressions populaires dans d'autres pays. Louise a refait toute une série d'empoisonnements ou empoisonneuses plus au moins sérieuses, jusqu'à une soupe laxative servie aux Gillets Jaunes récemment.

Pour finir, si vous étiez un plat et votre dernier coup de cœur littéraire ?

N. : Je serais le poulet du dimanche, car ça doit faire six mois que je teste chaque dimanche une nouvelle recette de poulet du dimanche. En plus, ça part d'une blague : Si on lançait la tradition ? Et le livre, c'est compliqué car j'anime des rencontres littéraires donc je lis beaucoup de livres pas choisis. Je pense à la trilogie fantastique *La Passe-miroir* de Christelle Dabos.

L. : Le dernier coup de cœur, c'est un livre qui s'appelle *Un feu dans la plaine* de Thomas Sanders, si on est très énervé par ce qui se passe dans la société, c'est thérapeutique. Qui est dans notre époque mais il a une recherche de langue très importante. Et moi, mon plat du moment, c'est une recette qu'il y a dans le carnet de recette de la Grenouille, c'est pop-corn au curry. C'est un peu mon repas du soir en ce moment, je mange beaucoup de pop-corn, j'adore le pop-corn ! *

Photo ci-dessus : Louise et Nathanaël, en rendez-vous avec la maquettiste Laure Bombail pour préparer le numéro 1 de La Grenouille à grande bouche à paraître en mars 2019.

PAR KAREDDWEN

MINUTE AGENDA

Envie de sorties et de découvertes ? La saison continue... et elle est alléchante !



MYTHOS
Du 29 mars au 7 avril

Le festival qui promet « trop de plaisirs » revient avec une vaste programmation de spectacles : des habitués comme Achille Grimaud, Pépito Matéo ou Sergio Grondin à des créations comme celles du Munstrum Theatre (un cabaret punk et un cocktail tonifiant avec 40° sous zéro, les 5 & 6 avril au Vieux Saint-Etienne) ou du collectif X avec le spectacle familial et onirique *Maja* (2 & 3 avril au Centre chorégraphique national de Bretagne). Ou, plus étonnant, Joey Starr sur les planches avec *Éloquence à l'Assemblée* (le 29 mars). La musique n'est pas en reste où il sera possible de croiser pêle-mêle Juliette, Denez Prigent, Aloïse Sauvage, Shannon Wright, Bertrand Belin, Odette ou Anne Pacco. Trop de plaisirs, en tout cas pour tous les goûts !

festival-mythos.com



LE MOIS DE L'ARGENTIQUE
Du 6 au 28 avril

Vous avez toujours rêvé de vous initier au cyanotype ? De tirer vos propres photos argentiques ? Ça tombe bien l'association Gosh ! lance en avril différents ateliers et animations autour de la pratique photographique. Ils ouvriront notamment leur labo le 6 avril pour des portes ouvertes et une présentation de leurs pratiques, à découvrir également par le biais de 4 expositions, dont celle de Candice Hazzoard qui aura lieu aux Ateliers du Vent.

lestidegosh.fr



FESTIVAL NATIONAL DU FILM D'ANIMATION
Du 24 au 28 avril

Clips, zapping animé, ou encore films bricolés : le festival national du film d'animation portera de nouveau le meilleur de la création par le biais de différentes compétitions (8 sélections au total, dont certains films sont éligibles par le public). Avec plus de 500 films reçus, il s'agit d'une édition record. Et qu'importe l'âge pour aller découvrir ces petites merveilles poétiques, réalisées en 3d ou avec quelques papiers découpés.

festival-film-animation.fr



SPRING REC
27 & 28 avril

Soutenir des labels indépendants et locaux ? C'est possible avec cette 4^e édition de Spring Rec au Jardin Moderne. Un salon pour découvrir le meilleur de l'éclatisme rennais sur tous supports, et profiter au passage de quelques concerts. Profitez-en, c'est gratuit, et c'est le meilleur moyen de faire vivre les musiques actuelles proches de chez vous !

jardinmoderne.org



OODAAQ
Du 15 au 26 mai

Projections d'art vidéo, expositions d'art contemporain, installations, concerts, performances, table ronde, conférences, banquets : le programme est vaste pour cette 9^e édition d'Oodaaq, le festival « d'images nomades et poétiques » qui après une incursion à Saint-Malo prendra place dans différents lieux de Rennes. Encore un peu de patience avant que le programme entier ne soit dévoilé, avec un accès gratuit pour que tout le monde puisse en prendre plein les yeux.

jeeldoodaaq.fr



FESTIVAL DOOINIT 10 ANS DE PASSION HIP-HOP

PAR KAREWEN

Le festival Dooinit fête ses 10 années d'existence sur la métropole rennaise. L'occasion d'un entretien avec son programmateur, Charles Songue. Et un retour sur ce festival unique ralliant East Coast et West Coast, old school et contemporain. La parole au « master of ceremony ».

Est-ce que tu peux raconter ton parcours et surtout comment et pourquoi tu es tombé dans le hip-hop ?
Je m'appelle Charles, j'ai 35 ans. J'écoute du hip-hop depuis 92. J'avais mon cousin qui était déjà dans le hip-hop et dans le R'n'B. J'ai pas honte de le dire parce qu'il y en a qui ont honte de le dire mais moi je viens du R'n'B à la base. Comme beaucoup de jeunes, j' voulais faire un peu comme mon cousin et je me suis mis à écouter ce qu'il écoutait. À l'époque des cassettes je faisais, comme beaucoup, des petites mixtapes perso où je mettais mes titres préférés. Après, j'ai eu aussi la chance, d'assez jeune, côtoyer des gens. C'est-à-dire j'étais un peu une petite attraction, genre dans mon centre aéré ou des choses comme ça, vu que j'étais assez jeune et que je connaissais des groupes de rap américains, ils me montraient à leur collègues et en même temps ils me donnaient des cassettes. Donc ça aussi, ça m'a bien aidé à me faire ma culture à l'époque. Parce que, ce qu'ils appellaient l'âge d'or du hip-hop début 90 j'étais trop jeune pour avoir participé activement à ça mais là, c'était par ce biais-là que je pouvais faire partie du truc. En gran-

dissant j'ai fait pas mal de concerts. J'ai commencé assez tôt, grâce à un contact là aussi. Quelqu'un qui était dans ma classe pendant plusieurs années et qui habitait tout près de chez moi. Il se trouve que sa famille gérait le Liberté donc je pouvais aller voir des petits concerts, jeune. J'ai continué comme ça à me faire ma culture musicale en grandissant, en écoutant les plus anciens. La première fois où c'est devenu un petit peu business et musique, c'était quand j'ai fait un stage aux États-Unis, en 2005, dans le cadre de mes études. Je suis resté 4 mois dans un label indé qui s'occupait notamment du groupe The Proccussions. C'est là que j'ai appris tout le métier. J'étais juste avec quelqu'un qui gérait ça tout seul. J'y suis retourné une seconde fois deux ans après, j'y suis resté un mois et demi. Après, j'étais un peu l'antenne en France du truc, en essayant de développer à mon p'tit niveau le groupe.
Au début, je voulais d'abord faire un label, vu que c'est ce que j'avais appris. Quand j'y suis allé en 2005, c'était le moment où il y avait vraiment une effervescence autour de la culture californienne mais juste instrumentale : beat... C'est vers cette époque là que j'ai

connu les Flying Motus... Il y avait vraiment quelque chose qui se passait et donc, je voulais emmener cette scène humblement ici. Au final, ça s'est pas fait comme ça mais c'est pas plus mal parce qu'on a pu commencer à faire les concerts 3 ans après. Et puis après, l'événementiel a pris le pas sur le label. Même si on a quand même lancé le label après.

Donc, au final y'avait la volonté du label mais c'est la création du festival d'abord qui a commencé ?

D'abord c'était le projet du label. C'était ce que l'on voulait faire : sortir des compils qui surfont justement un peu sur la scène californienne et toute la beat scene, mélange avec ceux qu'ils le faisaient aussi en Europe. C'était la grande époque du MySpace, donc j'étais connecté avec des gens comme Chief, comme Onra qui sont venus après au festival. Ce que l'on s'est rendu compte c'est qu'en faisant de l'événementiel, les retombées sont immédiates contrairement à un label où c'est un travail de longue haleine et à l'époque c'était pas vraiment possible. Donc au final on a fait le premier concert en 2008 avec Little Brother à la Cité. C'est un groupe

que j'avais rencontré dans le cadre de mon stage et j'avais dit que je les ferais venir plus tard. Donc c'était logique que ce soit eux les premiers à venir. Après, on a vu directement comme je disais les retombées. On a enchaîné un autre concert le mois d'après. Le festival est venu plus tard, au bout de deux ans de concerts, en 2010. L'idée c'était que l'on faisait venir des groupes assez connus et aussi d'apporter de la découverte, faire connaître un peu plus nos goûts et ça, ça peut passer que par un festival. On voulait garder cette part de risque en ayant des gens un peu confirmés mais aussi en ayant des coups de cœur, des gens qui n'étaient jamais venus en Europe. C'est ça l'idée du festival. On fait venir, j' pense par exemple l'année dernière au groupe Overdose. Si on met les choses vraiment d'un point de vu organisateur de concert et business, on l'aurait jamais fait, mais après c'est l'envie qui parlait parce que c'est vrai que c'est 4 bonhommes à faire voyager des États-Unis pour une seule date à l'Ubu, donc ça n'a pas de sens. Mais nous, c'est ce qu'on aime, on se rattrape différemment. C'est vraiment la musique avant tout.

Justement, est-ce que tu penses que c'est à la fois la démarcation du style musical mais aussi la qualité de la programmation qui fait que le festival a tenu toute cette durée dans une ville qui est déjà blindée de festivals et, qui plus est, est quand même une grosse ville musicale ?

Y'a un peu de deux. La programmation, d'après ce qu'on nous dit, elle est appréciée. On fait venir des groupes, comme je disais, qui jouent pas ailleurs ou qui sont jamais venus. On est sur quelque chose d'assez pointu. On cherche pas forcément à faire pointu pour faire pointu, c'est vraiment encore une fois les goûts. Mais ça aussi ça fonctionne parce qu'on est à Rennes aussi. Ça c'est un truc que j'ai jamais caché, y'a certaines choses qu'on peut faire : faire venir un groupe que personne ne connaît et quand même avoir un peu de monde, c'est parce qu'on est dans une ville comme ça, qui a été éduquée, comme nous tous, avec les Trans où tu vas voir un festival où tu ne connais pas un seul nom mais t'y vas quand même parce que tu te dis que ce sera pas mal. C'est ce qui a permis de tenir plus de choses dans une ville comme la nôtre. C'est un mélange des deux.

Pour ces 10 ans, est-ce que tu as construit une programmation particulière même si elle ressemble dans le fil un peu aux autres mais est-ce que tu as fait des choix vraiment spécifiques ?

Non, c'est pas vendeur, mais pas du tout. Si on pouvait s'assurer d'avoir un financement spécial dix ans, c'est ça que je veux dire. C'est que le budget est exactement le même qu'à la 7^e ou à la 8^e. Y'a eu des efforts de faits progressivement. C'est à dire qu'on est beau-

coup mieux qu'à la 5^e édition. Mais au niveau financement, on s'ra pareil donc on peut pas se permettre d'aller plus haut et d'aller dans, c'est ce qui se passe maintenant, la course à l'artiste le plus gros. En plus un festival comme le nôtre, j'en parlais avec beaucoup d'organisateur de festivals hip-hop à Nantes ou dans d'autres villes, on n'est même plus en concurrence entre nous du tout. La bonne nouvelle c'est que tout le monde aime le hip-hop maintenant, ça n'a pas toujours été le cas. Maintenant y'a un grand festival électronique en Bretagne qui peut me prendre la tête d'affiche que je visais et je pourrais rien faire parce qu'ils peuvent. Pareil, tous les festivals avec « rock » dans leurs noms, ils peuvent avoir n'importe quel rappeur maintenant sachant que nous, on peut plus. Donc, on est obligé de trouver d'autres moyens et ça se fait beaucoup plus sur des connections qu'on a avec des artistes ou des bons retours qu'ils ont pu avoir d'autres artistes. On essaie plus de la jouer comme ça maintenant mais on ne pourra pas partir à la course, surtout vu le prix des cachets maintenant.

Dooinit c'est une grosse majorité de rap américain. Est-ce que tu as une préférence personnelle pour la East Coast ou la West Coast ? Est-ce que tu travailles un certain équilibre entre des groupes old school qui sont quand même des références et en même temps des groupes qui sont beaucoup plus contemporains, qui vont vers d'autres styles de hip-hop ?

C'est clair, ma préférence elle va au rap américain depuis tout p'tit. J'ai appris l'anglais à l'école mais j'ai surtout appris avec un dictionnaire en essayant de traduire mon album préféré de rap : *Illmatic* de Nas, des choses comme ça. Par rapport à la Côte Ouest et la Côte Est, ce qu'il y a de de drôle – si on peut dire ça comme ça – c'est que les deux côtes – heureusement c'est fini maintenant – j'étais un gros défenseur de la Côte Est et le monde de mon groupe à l'époque était vraiment Côte Ouest. Les choses se sont inversées maintenant. Le fait d'avoir fait mes armes en Californie et puis j'ai découvert au début des années 2000 un autre style de rap West Coast et c'est celui aussi qu'on essaie de promouvoir. Quand on fait la première édition on fait Dilated People, c'est du rap West Coast mais pas comme on l'entend, pas de G-Funk... J'ai rien contre ça, mais c'est vraiment celui là qui a ma préférence en ce moment. Pour l'équilibre entre les groupes, forcément on essaie d'emmenner un p'tit peu d'artistes de l'âge d'or du hip-hop parce que c'est ce qui nous a fait tomber dedans et on a un attachement à ça. Le problème c'est que beaucoup de gens aiment mettre des catégories sur le style qu'on fait et donc on est classé en festival old school et ça c'est un truc qui m'énerve. C'est parce que les deux plus gros noms sont, j' pense à l'année dernière, MOP et Large Pro



10th Anniversary

Du 2 au 7 avril 2019

Talib Kweli Audio Push
Masta Ace & Marco Polo

Ramp Fiddler Ft. A Drummer From Detroit
AD & Champagne Social **Chibonata** **Rich Morning**
Prison Waly **Hugo LXX** **Nathan the Nephew** **Scott Kyle**
John One **Seghally Collective** **J-Zen & Dejah** **HJ Jim**
J-Money **Foxes** **Woo-Woo**

www.dooinit-festival.com



PRODIGY DE MOBB DEEP, VENU À L'ANTIPODE EN 2017.

certes... À côté de ça, y'a plein de nouveaux groupes. Je donne souvent un exemple qui est criant : le truc le plus in en ce moment ça a l'air d'être Myth Syzer, mais on l'a fait en 2013. Quand on fait venir des groupes pour la première fois, c'est aussi un truc qu'on essaie de travailler. Après, quand on nous rabâche uniquement l'image old school, c'est un peu frustrant pour le reste du travail qui est fait à côté.

Bon, j'allais aussi enfoncer un p'tit peu le clou mais il y a aussi à chaque fois une block party en clôture. Est-ce que c'est conserver un état d'esprit du Peace Love Unity ou en tout cas du début du mouvement du hip-hop aux États-Unis ?

On est un festival hip-hop. Le mot block party ça a été détourné, c'est utilisé un p'tit peu partout, à tort et à travers. Nous, on voulait remettre la block party un peu du départ. Donc elle a vraiment commencé comme ça : dans un parc, des dj's, un peu de nourriture. Au début c'était que ça. On l'étoffe de plus en plus pour en faire un événement à part entière mais c'est vrai qu'au début on est revenu à la base de la block party. Le hip-hop, ça a été inventé par Kool Erck dans la block party. Nous, on veut garder forcément l'esprit, même si c'est quelque chose de dur à qualifier, c'est un truc qui est important pour nous. Parce que dans tous les styles qu'on fera de hip-hop, il faut qu'il y ait cet esprit-là. Cette année on va faire Nolan the Ninja qui fait de la trap mais il garde quand même l'état d'es-

prit originel du hip-hop. Donc, quelque chose de très actuel mais quand même avec l'état d'esprit hip-hop. Le mix, c'est là-dessus que ça se fait.

Par rapport au style, y'a peu de rap français cette année, y'a Prince Waly qui est programmé. Est-ce que c'est tu trouves qu'il a quand même un décalage au niveau des productions par rapport au reste du rap français, et quel regard tu as sur le rap français et son évolution ?

Prince Waly on l'a fait jouer en 2007. Là il revient au BarExpo. Tout simplement, il fait partie d'une catégorie comme je mettrais aussi Ill des X-Men, Dany Dan, Alpha Wann, c'est du rap français certes mais c'est même pas des Français vraiment pour moi. C'est clairement du rap américain même s'il parle en français. Pour moi tout est américain, y'a une présence, une présence au micro. Ils font chanter la langue. J'mettrais Grems aussi dedans qui est dans un style totalement à part aussi. C'est ce genre de rap français qui me parle plus, dans le style, l'aisance au micro, le débit, etc. Parce que malgré que ça y ressemble, ça peut pas forcément toujours sonner américain, c'est des gens très ancrés quand même. C'est ça qui me parle. Au niveau du rap français, j'en écoute, j'en écoute beaucoup en grandissant. Mais c'est pas ma préférence, c'est pas ce qui me parle le plus. Ce que je dis toujours : faut être un spécialiste quand on a la prétention de vouloir programmer un événement. Les gens ont tendance à l'oublier.

On va aller sur un autre terrain qui serait plus hip-hop et « militantisme » puisque le festival s'ouvre avec la conférence « Black Lives Matter » — qui a été annulée d'ailleurs en 2018 à l'institut franco-américain. Comment tu vois cette évolution de la question du droit et de l'égalité aujourd'hui dans le hip-hop ? Est-ce que ça te paraît toujours aussi présent ? Même si tu disais tout à l'heure que le hip-hop aujourd'hui tout le monde aime ça alors qu'avant c'était pas le cas — mais en même temps, est-ce qu'il n'y a pas paradoxalement une forme de message ou de lutte qui est allé dans le sens inverse ? C'est sûr que maintenant, surtout le hip-hop qui est mis beaucoup en avant, c'est plus un feeling qu'on vend plutôt qu'un contenu. Je ne vais pas cracher dans la soupe non plus. Ça a été le cas dans les années 90 aussi. On écoutait certains albums de Busta, c'était aussi c'qu'ils appelaient des bangers, c'était un feeling aussi mais y'avait quand même un contenu un p'tit peu plus militant dedans. Ce que je reproche à la nouvelle scène, c'est même pas tant de faire ce qu'ils font maintenant qui musicalement ne me parle pas spécialement, c'est juste utiliser sa plate forme pour faire passer quand même un message, que ça se fasse pas dans la musique mais au moins d'être quelqu'un d'influent à un moment parce que le hip-hop — moi je dis toujours — la culture la plus influente. Les gens qui se moquaient de nous, ils s'habillent comme nous aujourd'hui. Tout le monde a un p'tit bomber

d'une équipe de basket ou quoi que ce soit, tout ça c'est nous. C'qui est dommage c'est que les gens qui font partie du mouvement ne prennent pas conscience de l'importance du rôle qu'ils ont. C'est juste ça le problème après je suis pas non plus un père la morale mais j'ai toujours un p'tit souci même si c'est culturel, quand on est tout content d'arborer des chaînes en or qui, historiquement quand on sait comment ça se passe, c'est un peu délicat. J'me mets dedans, on aime ça culturellement, même africain, même noir en général. C'est quelque chose qui me tient à cœur de parler de ça. Sans vouloir être père la morale, je ne pouvais pas me voir faire un événement sans qu'il y ait une petite touche de ça. C'est aussi une manière, humblement, au moins les temps d'une petite semaine, on a des gens qui regardent vers nous et bien nous, on doit l'utiliser. Ce que je reproche aux autres, c'est que si nous on le fait avec peu de monde qui nous suit, pourquoi pas les autres avec des millions de suiveurs, pourquoi ils ne feraient pas plus.

Au vu des mouvements militants sur la question de l'égalité des droits, est-ce que tu penses que si tu avais été blanc, tu aurais peut-être prêté moins attention à certains aspects du rap américain, voire au mouvement hip-hop dans son ensemble ? Non, parce que si j'avais été blanc mais que j'étais quand même autant impliqué dans la culture que je le suis, c'est quelque chose qui ne peut pas être dissocié. Pour l'histoire, la personne avec qui j'ai créé Doinit, qui était blanc, il était limite plus impliqué que moi sur ces causes-là, c'est-à-dire qu'il a saisi le message et jamais ça ne m'a posé un problème, bien au contraire. On a co-organisé avec lui mais c'était plus sa partie le Black history month en France pour la première fois. C'était lui qui était à la coordination de ça parce

« SI JE SUIS OBLIGÉ DE FAIRE CE QU'ON VOIT DANS LES AUTRES FESTIVALS À QUEL ÇA SERT D'EN FAIRE UN ? »

que moi j'étais sur le festival. Si on est vraiment impliqué dedans, on peut comprendre. Après, évidemment, il y a des choses qui interviennent aux États-Unis qu'on ne peut pas retranscrire ici, c'est toujours un peu moins virulent. Quand les artistes essaient de faire leur propre label, diffuser leur propre musique ou celle de ceux qui viennent de leur propre environnement, faut pas le prendre mal. C'est juste que dans le passé, ça s'est passé comme ça, ils se sont retrouvés prisonniers de contrats ou de choses qui les dépassaient.

Je pense que j'aurai compris, que je me serais impliqué différemment parce que je pense qu'il y a un recul à avoir.

Doinit, comme tu le disais tout à l'heure, c'est aussi un label. Comment ça s'articule l'activité des deux ? Comment ça se nourrit entre le festival et vraiment l'activité du label ? L'activité principale c'est le festival, et le label c'était en fonction des réussites du festival. Si le festival fonctionnait bien, on sort un disque. C'est aussi simple que ça parce que pour être un vrai label c'est un travail constant et on n'a pas le temps. Sachant que moi je suis tout seul et il y a mon frère qui m'aide sur un peu artistique et surtout sur la comm', etc. mais en vrai on est deux. On a aussi une équipe de bénévoles mais on ne peut pas leur confier tout le travail... C'est l'activité du festival qui nourrit celle du label et le label c'est au coup de cœur, en dehors de certains projets où on a pu récupérer la mise de départ, c'était au mieux. J'ai pas honte de le dire, on perd de l'argent sur les sorties mais on le fait parce que c'est nécessaire pour nous aussi. On montre notre couleur dans le festival et dans le label on y va encore un peu plus. C'est toujours un peu frustrant, vu les mutations actuelles, de ne pas avoir le temps que l'on devrait y consacrer. J pense notamment à l'avant-dernière sortie qu'on a faite, un EP de Doods & quiet dawn. Ça c'est un peu frustrant quand on est persuadé de la qualité de l'EP et puis que ça ne prend pas comme on voulait.

Vu que c'est les dix ans, on va jeter un petit regard en arrière, en 2017 il y avait un Prodigy de programmé à l'Antipode qui est décédé deux mois plus tard, quelle réaction ça t'a provoqué ? Forcément beaucoup de tristesse. J'ai grandi avec Mobb Deep comme beaucoup. Ceux qui me connaissent un peu, savent la place que ce groupe-là avait pour moi. Et ça m'a fait aussi comprendre pourquoi cette date-là était aussi compliquée à caler et aussi de prendre conscience de ce que les artistes font. On ne se rend pas compte. C'est-à-dire que lui était vraiment malade, il a accepté une date isolée rien que pour venir au Doinit. Il n'est venu qu'au Doinit et à rien d'autre, avec des problèmes de santé où il n'avait pas le droit de prendre l'avion un certains temps, où il n'a pas le droit de décoller deux fois dans la même journée. Il était vraiment très mal et il l'a fait quand même. Ça prouve quand même ce que les artistes sont prêts à faire, et c'est pas pour

la belle phrase, mettre leur vie en danger pour venir faire un concert. L'espère au moins que ceux qui étaient là, ils s'en sont rendus compte ce soir-là. On était en loge avec lui, on voyait dans quel état il était, on a tout fait pour qu'il se sente bien. Donc on était content parce qu'il est là mais d'un côté on se sentait un peu mal parce qu'il est quand même en souffrance pour être là.

Comme c'est les dix ans, on va regarder la suite : peut-on espérer dix ans de plus pour le festival ?

Forcément, j'aimerais bien. Après faut que ça soit toujours naturel. Si ça peut rester dans les conditions comme c'est maintenant. J'parle pas du financement bien évidemment mais je parle des conditions où on est sur des petites jauges. Y'a qu'une fois où j'étais pas sûr à cent pour cent d'un artiste que j'ai fait sinon ce ne sont que des artistes où j'ai leur musique à la maison, que je connais très bien. Si ça peut rester comme ça, si en dix ans y'a pas trop de concessions à faire, moi j'suis ok. Faut pas que ça parte dans un autre état d'esprit. Si je suis obligé de faire ce qu'on voit dans les autres festivals à quoi ça sert d'en faire un ?

Question un peu épineuse, ce serait quoi ton dernier coup de cœur musical ? Un artiste qui s'appelle Valee, ça va surprendre les gens que j'adore ça. Mais j'adore ce qu'il fait. Le truc un peu tendance mais que j'assume, j'adore Nu Guinea que tout le monde écoute en ce moment. C'est le dernier truc que j'ai acheté en vinyle. •

Toutes les infos du festival sur doinit-festival.com et du label sur doinitmusic.com



Pascale Le Berre était la claviériste et co-compositrice de la musique au sein du groupe rennais Marc Seberg dans les années 80. Dans la chronologie de ces années-là, ce groupe, initié par le chanteur Philippe Pascal a suivi l'autre projet musical rennais d'envergure : Marquis de Sade. Pascale Le Berre alors membre de Complot Brunswick a rejoint le groupe juste après l'enregistrement du 1^{er} album intitulé : 83. Pour cet entretien, elle nous convie à découvrir son parcours à travers le regard passionné d'une femme musicienne.

Pascale Le Berre, vous êtes originaire des Côtes-d'Armor, votre arrivée à Rennes correspond-elle à votre cursus scolaire supérieur ? Je suis née près de Paimpol dans le département des Côtes-du-Nord tel qu'on l'appelait à l'époque. J'avais déjà deux passions : la musique et la science politique. Toute petite, je m'imaginai chef d'orchestre ou bien travaillant à l'Onu pour réconcilier les peuples. Dans les années 70, pour quelqu'un comme moi issue de la campagne et n'ayant pas fréquenté le conservatoire de musique, il n'était pas question d'imaginer travailler dans la musique. J'ai donc suivi les recommandations tout à fait légitimes de mes parents et me suis dirigée vers des études de sciences politiques à Aïven-Provence pour la première année post-bac. Je suis arrivée à Rennes en deuxième année pour me réorienter vers le droit public que j'ai suivi jusqu'à la maîtrise.

Comment s'est passée votre arrivée dans le milieu musical rennais ? Pour remettre tout ça dans son contexte, je dois forcément revenir sur le premier choc esthétique et musical de ma vie avec la découverte de l'artiste qui aura compté plus que tout pour moi bien avant ces années rennaises, il s'agit de David Bowie. À partir de là,

une immense porte s'est ouverte vers un horizon magnifique emprunt de rock et de poésie dont les héros s'appelaient aussi Patti Smith, Iggy, les Clash, Joy Division, etc. Lorsque je suis arrivée à Rennes en 1981, la ville était en pleine ébullition : la création, quel que soit le domaine, partait dans tous les sens. Il y avait de l'audace, une sorte d'innocence due à nos jeunes âges peut-être aussi, et je crois que l'envie de vivre le plus intensément possible l'instant présent en était l'énergie principale.

C'est à cette période que j'ai retrouvé un ancien ami du lycée qui avait intégré le groupe Complot Brunswick en tant que bassiste. Ils étaient justement à la recherche d'un clavier. Il m'a convaincue de venir répéter une première fois avec le groupe que j'ai intégré durant un an et demi. On a fait pas mal de choses intéressantes ensemble, notamment la réalisation d'un EP 4 titres et la création d'un spectacle-performance dans une usine désaffectée pendant les Transmusicales de Rennes.

De quelle manière cette participation à Complot Brunswick vous a permis de rejoindre le projet naissant de Marc Seberg ? Dans un ville de la dimension de Rennes, les musiciens se repèrent vite. Philippe m'a

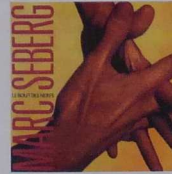
d'abord vue sur scène plusieurs fois avec Complot Brunswick. Quelques temps plus tard, à la sortie d'une répétition, les garçons m'ont demandé si je voulais assurer les claviers sur la scène du Bataclan pour le tout premier concert parisien de Marc Seberg au moment de la sortie du premier album 83. Cette date a été assez inouïe, il y avait une telle ferveur ! C'était un moment intense devant un public chauffé à blanc qui voulait découvrir la suite de Marquis de Sade. Chacun savait que ce concert serait déterminant pour la suite. Pour le groupe c'était à la fois des retrouvailles avec les fervents et un test capital. Selon l'accueil ce soir-là, il y aurait une suite plus ou moins favorable pour le groupe.

Ce premier concert au Bataclan à Paris avec Marc Seberg semble important pour vous ?

Pour moi, les plus beaux moments sont ceux qu'on partage avec le public. Oui, il y a des concerts dont on se souvient toute sa vie et celui-là en est un, forcément puisqu'il était fort, très émouvant. C'était aussi la première fois que nous jouions tous les cinq sur scène, sans avoir beaucoup répété tous ensemble et un grand saut dans l'inconnu !

La musique du premier album, le charme de Philippe Pascal sur scène, le projet artistique « Marc Seberg » vous a séduit dès le début ?

Oui évidemment, il n'y avait pour moi aucune question à se poser, j'adorais le premier album. La pour le coup, c'était un vrai choc que je qualifierais à la fois d'esthétique et émotionnel, parce qu'il répondait à cette double exigence indispensable pour moi.



Votre place de clavier dans le groupe vous était réservée, comme une conviction pour eux, pour vous ?

Pour les garçons, la nécessité d'un clavier à plein temps pour faire évoluer les compositions du groupe était une évidence et très vite après le Bataclan, Philippe m'a demandé de rejoindre définitivement Marc Seberg. J'ai souhaité prendre un peu de recul, d'autant qu'il fallait que je quitte Complot et que j'arrête mes études à la fac pour me consacrer à plein temps à Marc Seberg. À la fin de l'été, j'ai intégré définitivement le groupe et nous sommes partis sur la route pour les concerts de septembre.

Dans un premier temps, mes claviers étaient relativement discrets puisque je m'en tenais à ce qui avait été fait pour l'enregistrement du premier album en termes d'arrangements. Mais assez vite, au fil des concerts et ensuite pour l'enregistrement des nouvelles maquettes, s'est créé un nouvel équilibre : une nouvelle place pour les claviers mais aussi une nouvelle intention, une nouvelle empreinte. Philippe a coutume de dire que le premier album de Marc Seberg était en fait le dernier album de Marquis de Sade. Une sorte de testament. Il fallait maintenant se réinventer. Nous souhaitions aller vers quelque chose de plus aéré, plus lumineux, plus ample.

Donc votre arrivée dans le groupe coïncide avec une prise de conscience musicale ?

Le groupe est entré dans une phase de transformation à mon arrivée oui. Et au début de 1984, nous avons effectivement abordé une nouvelle étape créative et musicale ensemble. À partir de ce moment-là, on a enchaîné les albums avec de nouvelles aspirations. Ouvrir le propos et la musique à quelque chose de plus aéré, de plus lumineux et sans doute de moins austère. Le groupe, conforté sur cette ligne, est devenu plus à l'aise dans ces nouveaux registres. D'une certaine manière, nous nous sommes plus lâchés. Sur l'album 83, nous avions l'impression d'être au cœur d'une chapelle mais aussi respectable fût-elle, nous éprouvions le besoin d'en sortir, d'évoluer et d'aller à la rencontre du public dans un rapport plus ouvert, moins introspectif.

C'est sans doute comme ça qu'au fur et à mesure nous avons élargi l'audience. Le public se retrouvait dans ces textes et cette musique moins tendus, moins torturés, moins dans la douleur. Le fait qu'on adhère à la musique et au texte, qu'on se sente transporté par elle, ce n'est qu'une question d'émotion. Finalement monter sur scène ou sortir un album, c'est parti à la conquête du monde mais c'est peut être d'abord parti aussi à la conquête de soi-même. C'est aussi être capable de révéler, de se dévoiler davantage. On permet à l'autre, à l'auditeur, de s'approcher. C'est ce mouvement-là que nous avons amorcé et qui nous a procuré ces moments de bonheur avec le public, je pense qu'on en avait tous besoin.

Et vous Pascale Le Berre, une femme dans ce milieu masculin du rock au cœur des années 80, quel rôle aviez-vous, comment était perçue votre arrivée dans un groupe qui débutait sa notoriété sur le territoire national ? La place n'a-t-elle pas été difficile à prendre ? Cette place qu'on m'a proposée, je l'ai aussi construite au fil des années et des événements qui ont jalonné la vie du groupe. Mais bien sûr l'arrivée d'une « fille » dans MS a dû en froisser quelques-uns.

Les attitudes misogynes m'ont toujours fait penser que leurs auteurs n'ont pas la lumière à tous les étages. Le masculin et le féminin sont l'un des marqueurs d'un individu et ne suffisent en rien à définir quelqu'un : il ne dit rien de son histoire, de son éducation, de ses aspirations et de ses choix.

Le monde du rock et de la musique était effectivement très investi par les hommes à cette époque et je pense qu'il l'est encore, même s'il y a toujours eu des femmes qui ont su tracer leur chemin, animées par leur passion.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais prêté beaucoup d'attention au fait d'être constamment entourée de garçons. J'ai une tendance à me sentir à l'aise dans mes rapports d'amitiés, professionnels ou intellectuels indépendamment de la question du genre, à partir du moment où il y a une communauté de vues et un respect mutuel.

Ce qui m'anime dans la musique et dans la vie en général, c'est l'accomplissement. J'accomplis des choses avec des gens que j'ai choisis ou/et qui m'ont choisies et de ce fait, il m'est arrivé assez peu souvent d'avoir à recadrer des comportements masculins déplacés. En général, un regard et deux mots suffisent à régler la question. Je ne dis pas que l'atmosphère n'aît pas été un peu chargée certaines fins de soirées en tournée, mais j'ai surtout gardé en mémoire le souvenir de cette rose déposée sur mon piano tous les soirs au moment de monter sur scène. Je me souviens aussi avoir été bien entourée d'une équipe de techniciens adorables que j'ai d'ailleurs emmenée avec moi sur les tournées d'Alan Stivell quelques années plus tard.

Certes les rapports de domination existent, ils sont souvent insidieux et s'inscrivent en creux plutôt qu'en face à face. Là on est dans une autre forme de combat qui ne dit pas son nom, l'expression d'une vraie lâcheté et parfois même d'une perversion. J'en ai tout de même fait l'expérience bien après la fin de l'aventure Marc Seberg.

Votre participation dans le groupe apportait des nuances et du lien dans les relations des garçons ?

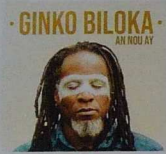
Je ne sais pas si c'est une caractéristique de ma féminité mais il y a quelques choses qui s'est tissé et qui a adouci les relations dans le groupe qui pouvaient être parfois austères et assez directes. J'apportais sans doute plus de nuances, un climat plus apaisé.

Plus d'infos : pascaleleberre.com

PAR KAREDWEN

DES DISQUES !

2019 ne continuera pas sans sa bande-son. D'univers hybrides à des textes pétris d'angoisse, de mélodies pop à quelques punchlines, la curiosité est au rendez-vous. Bonne écoute !



GINKO BILOKA
AN NOU AY

C'est un arbre musical aux racines hybrides que ce Ginko Biloka : un groupe rennais qui mélange du gwo ka (musique traditionnelle guadeloupéenne), chant et jazz. *An Nou Ay* (« allons-y » en créole) s'avère être un album plein d'enthousiasme, tout en restant lucide face aux maux du monde, avec des textes en créole ou en français portés par le chanteur Bruno. Autour de lui, des noms du jazz rennais qui apportent la touche jazz et festive à souhait pour une hybridation réussie.

8 titres - 30 janvier 2019 - Autoproduction



BRUIT NOIR
(I/II/III)

« Le jour de ma mort ils donneront mon nom à une impasse en sous-sol » annonce le titre « Le succès ». Bienvenue dans l'ambiance abrasive du duo Bruit noir, side project de Pascal Bouaziz (Mendelson) et Jean-Michel Pires (Mimo the Maker). L'album défie comme les ambiances de métro des interludes (une chanson, une station), une chanson, une station), et avec des textes acides ironise sur le sort des artistes indépendants, crache parfois sa bile ou raconte ses envies de parler avec les animaux sauvages. C'est Bruit noir, ça frappe fort, et ça s'écoute dans la pénombre urbaine.

17 titres - 1^{er} février 2019
ici d'ailleurs



Ô LAKE
REFUGE

Réminiscences d'une pièce vide, écho de l'océan, le *Refuge* du musicien Sylvain Texier est un endroit contemplatif où la nature sait aussi bien s'agiter que rester calme. Album qui pourrait être à mauvais titre classé musique d'ambiance, car ces 11 titres ont des ressources de compositions le plaçant plutôt dans les beaux disques où la sensibilité serait de passage, comme un courant d'air, entre les touches de piano. Titre favori : « Portrait of solitude ». Ou peut-être « Conversation ». Chacun son refuge.

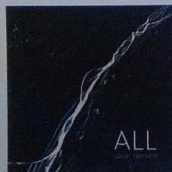
11 titres - 1^{er} février 2019
Patchrock & Night-Night Records



NAMDOSÉ
NAMDOSÉ

Brns + Ropoporse = Namdose, une fusion bienheureuse chez Yotanka qui use des versants post-rock du 1^{er} et pop du second. Un premier album éponyme qui ouvre donc un grand terrain de jeu, avec des esthétiques qui au lieu de s'affronter, se nourrissent pour des titres denses, épais dont l'énergie latente finit souvent par exploser. De la voix de Pauline qui pioche chez Blonde Redhead un ton ingénu et la superposition des guitares, Namdose se dégage principalement en live !

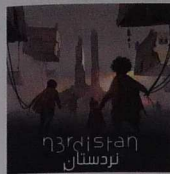
6 titres - 8 février 2019
Yotanka



YANN TIERSÉN - ALL

Des bruits d'enfants et de mer sur le titre d'introduction « Templehof », Yann Tiersen reste ici fidèle à ce qui l'inspire. Son 10^e et dernier opus, écrit et enregistré à Ouessant où il réside, regroupe des compositions qui parlent de tout (*All* en anglais) ou de l'autre (*All* en breton), ou plutôt des forces de la nature qui l'inspirent. Invitant Denez Prigent sur l'émuovant « Gwennilied » (Hirondelles), Yann Tiersen signe un nouvel album dans la prolongation de son travail. Vers l'horizon donc.

11 titres - 15 février 2019 - Mute Records



N3RDISTAN
N3RDISTAN

Contrée imaginaire sans frontières : bienvenue dans l'univers de Walid Benselim et Widad Broco, tous deux issus de la scène rap casablancaise. De la dénonciation des injustices à la quête de liberté, de sons électroniques aux textes de Mahmoud Darwich, N3rdistan signe un premier opus percutant et vibrant. Certes même s'il peut être frustrant de ne pas comprendre les textes en arabe, l'énergie qui s'en dégage est suffisamment compréhensible pour suivre cet univers transgenre, transfrontière, et qui marche loin des sentiers battus.

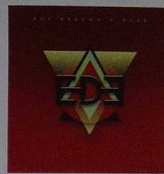
16 titres - 15 février 2019
Autoproduction



INTERZONE
KAN YA MA KAN

Serge Tesson-Gay, qui ne cesse d'enchaîner les collaborations de tous poils musicaux, revient sur son projet Interzone en compagnie de Khaled Aljaramani. Après 5 ans d'absence et nourri de leurs voyages respectifs, les 2 musiciens viennent raconter (*Kan Ya Ma Kan* signifiant « il était une fois » en arabe) au son de la guitare et du oud oriental, raconter des mondes enivrants et puissants. Un disque magique pour ce dialogue sensible et onirique.

9 titres - 2019
Intervalle triton



DOC BROWN & DJ OBER
E.D.E

Retour vers le turfu pour le rappeur rennais qui signe ici une collaboration brillante avec DJ Ober pour les prods. Des titres teintés de grime, avec violence du son pour mots percutants. On retrouve le flow ultra technique (accrochez-vous aux écouteurs) de Brown qui égrène les références aux films des 90's, taclant le rap (« on revitalise le fond de ta playlist en critiquant sa baisse »), pour quitter l'album façon « Gravity ». La classe en 11 titres.

11 titres - Hiver 2018-2019
Autoproduction



LADYLIKE LILY
ECHOES

Réflexion autour de la féminité et de l'écologie, *Echoes* est un conte musical, premier spectacle et premier disque jeune public de l'artiste Ladylike Lily. Musicienne et compositrice, elle en signe aussi les créations visuelles (ombres, papiers découpés, jeux de couleurs et matières) pour accompagner ce voyage initiatique. De quoi flotter dans des contrées imaginaires et retrouver un bout d'enfance.

Livre disque - 1^{er} mars 2019
Patchrock/Armado production

MICHEL CLOUP DUO - DANSER DANSER DANSER SUR LES RUINES

Ambiance générale pesante ? L'ancien chanteur de Diabologum se propose de vous rendre service en venant danser (et trois fois plutôt qu'une) sur les ruines et des musiques orangeuses. Michel Cloup pourra alors de sa voix particulière qui ne sait pas si elle parle ou chante, vous rendre « Heureux amnésique », lire « Le futur dans tes yeux », rappeler que « Les vrais héros ne meurent jamais ». Puis finir sur le fulgurant « Nous perdre dans nos rires », qui vient clore le dernier album de cet artiste rare qui transperce les âmes. Merci.

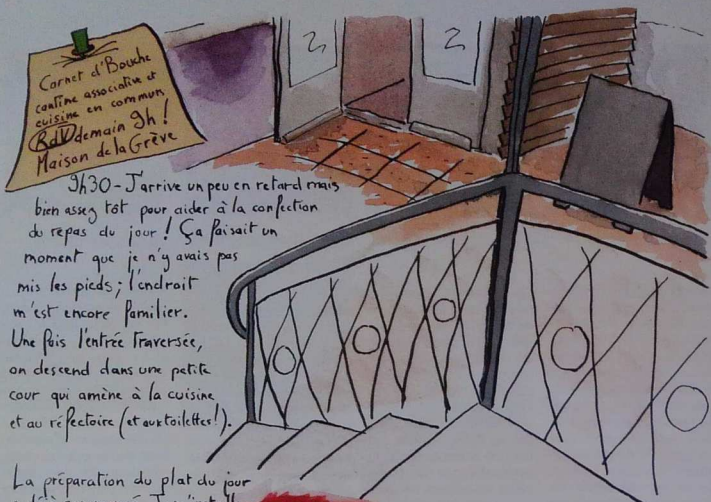
9 titres - 29 mars 2019 - Ici d'ailleurs



BORN IDIOT - COCO TRIP

Après le délicieux album *Afterschool* (2017), les Rennais de Born Idiot poursuivent leur chemin pop, mais avec (ouf) du renouvellement dans les compositions. Voix avec écho, ballade languoureuse, les titres continuent de varier les plaisirs musicaux échevelés, comme une fiesta ralliée et quittée à mobylette. Avec un sautillant « Sunday on the street » ou plus berceur « Pictures », ce Coco Trip annonce le printemps. Et en 2019, restons idiot.

5 titres - Mars 2019 - Autoproduction



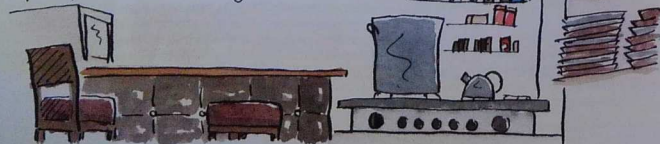
11h30 - J'arrive un peu en retard mais bien assez tôt pour aider à la confection du repas du jour ! Ça faisait un moment que je n'y avais pas mis les pieds ; l'endroit m'est encore familier. Une fois l'entrée traversée, on descend dans une petite cour qui amène à la cuisine et au réfectoire (et aux toilettes!).

La préparation du plat du jour a déjà commencé. Je m'installe au comptoir de la cuisine et je prends part aux préparatifs. Qui dit cuisine collective, dit grosses quantités ! Alors on a le temps de discuter, chacun avec ses propres tâches, et tout se fait tranquillement en respectant la recette du jour choisie.

Je pose quelques questions de bases, et commence à comprendre comment fonctionne tout ce petit monde et son origine.

Pendant les manifestations s'opposant à la réforme des retraites (2010), un premier lieu est occupé pour aider à organiser la lutte. Après expulsion, il devient crucial de s'implanter dans la ville sous forme légale.

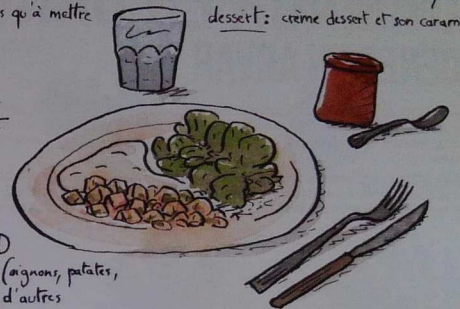
L'endroit trouvé est celui connu maintenant, 37 Rue Le Graverend (2012). L'association "La table commune" est créée en 2016 pour poser un cadre légal à la cantine.



11h30 - Le mets se précise et l'on procède au premier test plutôt concluant ! Il ne reste plus qu'à mettre le service en place.

Il y a 8 référents cuisine à l'année qui se partagent les différentes semaines. Chacun choisit ses recettes et les adapte en fonction des produits à disposition : certains viennent de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (aigrons, patates, farine de sarrasin...) et d'autres de "Autonomie Alimentaire", un réseau paysan de surplus alimentaire. Le lieu prête également sa cuisine à d'autres structures autour de la lutte, comme la Cantine Mobile.

Plat du jour : Batata harra, pommes de terre épicées à la libanaise avec sa sauce au yaourt. Dessert : crème dessert et son caramel.



12h00 - Les premiers offertes sont déjà là et la distribution peut commencer. Le repas est à prix libre, et propose toujours une version végétarienne, voire végétalienne. À la Maison de la Grève, on peut manger 3 fois par semaine à la cantine : les mardi et mercredi midi, et le jeudi soir.

13h30 - Les estomacs sont ravis et la vaisselle s'accumule. Petit à petit, le réfectoire se vide et je peux poser mes dernières questions et échanger sur le sujet des cantines associatives.



La Maison de la Grève est avant tout un espace quotidien, amical et lié aux luttes, avec un local pour faire de la cuisine qualitative et pas chère, de manière conviviale. L'accueil est cordial et ne mord pas : alors n'hésitez pas à y faire un tour ! Au plaisir du prochain Carnet d'Bouche ! Zest.

ANIMAUX EN DANGER

LOENED EN ARVAR

REDACTION : CHARLOTTE PENCALET
ILLUSTRATION : ISMAËL HADOUR

Depuis 1970, la population d'animaux sauvages s'est réduite de 60 % sur le globe. Des disparitions en voie d'accélération et dues à l'activité humaine (réduction des habitats naturels, pollution...). De trop nombreuses espèces sont toujours en voie d'extinction ; en voici quelques-unes qui vivent en Europe.

Abaoe 1970 eo digresket ar pobladoù loened gouez da 60 % war ar voul-douar. O vuanaat emañ ar steuziadurioù ablam da obererezh mab-den (digresk an annezva naturel, saotradur...). Kalz re a spesadoù a zo c'hoazh o vont da get. Setu un nebeut re a zo o vevañ en Europa.



Insecte, lépidoptères -
Le damier du chèvrefeuille
(*Euphydryas intermedia*)
Amprevan, lepidopter -
Le damier du chèvrefeuille
(*Euphydryas intermedia*)

Mammifère, carnivores - Le phoque
moine de Méditerranée (*Monachus
monachus*)
Bronneg, kigdebrer - Ar reunig
manac'h (*Monachus monachus*)



Reptile, tortue - La tortue
d'Hermann (*Testudo hermanni*)
Stlejvil, baot - Baot
Hermann (*Testudo hermanni*)



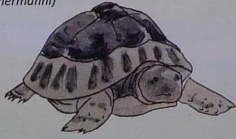
Amphibien, anoures - La grenouille des
Pyrénées (*Rana pyrenaica*)
Divelfennek, dilost - Ran ar Pireneoù (*Rana
pyrenaica*)



Oiseau, gruiformes - La
grue de Sibirie (*Grus
leucogeranus*)
Labous, gruiforme - Ar
c'haran Sibiria (*Grus
leucogeranus*)



Mammifère, carnivores - Le
lynx boréal (*Lynx lynx*)
Bronneg, kigdebrer - Al liñs
Eurazia (*Lynx lynx*)



Oiseau, charadriiformes
- Le macareux moine
(*Frotercula arctica*)
Labous, charadriiforme
- Ar poc'han boutin
(*Frotercula arctica*)



LES FEUILLES MORTES SE RAMASSENT À LA PELLE...

Saurez-vous retrouver quel arbre correspond à ces motifs de feuilles ?



1.



2.



3.



4.



5.



6.

... ET LES PAROLES S'ENVOLENT !

Avez-vous bien suivi l'actu ces derniers mois ? Retrouvez le propriétaire des énoncés suivants.

1. « Jojo avec un gilet jaune. »

- A. Emmanuel Macron
- B. Patrick Sébastien
- C. François Berléand

2. « Si le journal du hard existait encore, peut-être que Mme Schiappa irait. »

- A. Christian Estrosi
- B. Jean-François Copé
- C. Rocco Siffredi

3. « Nous pouvons considérer qu'effectivement la vie ce ne sont pas des statistiques (...): ce qu'ils montrent est intéressant, mais c'est comme les maillots de bain, ce qu'ils cachent l'est encore plus. »

- A. Alain Juppé
- B. Gérald Darmanin
- C. Jean-Michel Blanquer

4. « On ne va peut-être pas faire une police de la blague de mauvais goût. »

- A. Marine Le Pen
- B. Cyril Hanouna
- C. Jean-Marie Bigard

5. « Ne vous laissez pas endoctriner par ces profs losers qui essayent de vous convaincre d'aimer le socialisme dès la naissance. »

- A. Donald Trump
- B. Donald Trump JR
- C. Jean-Michel Blanquer

6. « J'essaie de faire toujours très attention à la façon dont je m'exprime. »

- A. Emmanuel Macron
- B. Édouard Philippe
- C. Alexandre Benalla

HOROSCOPE DE PRINTEMPS

PAR CYRILLE CLÉRIAN / ILLUSTRATION : ZEN

BÉLIER

21 mars au 19 avril

Santé : Aux abords d'attroupements de plus de 3 personnes considérés par défaut comme des associations de malfaiteurs, le port d'un casque de chantier et de lunettes de protection est recommandé par les observateurs de l'Onu.

Travail : Plus on bosse, plus on pollue, plus la qualité de l'air et de la vie baissent. Rejoignez sans tarder les décroissants (outsiders d'aujourd'hui qui seront les winners de demain – si demain n'est pas annulé).

Amours : Restez sous la couette, c'est là que ça se passe.

CANCER

22 juin au 22 juillet

Santé : Croyez en votre bonne étoile. Car sans le ciel et ses astres, ici-bas manquerait de perspective.

Travail : Innovez. Si besoin, déboulez.

Amours : Prenez le temps de la réflexion. Plongez-vous dans une séquence d'introspection salutaire.

BALANCE

23 septembre au 22 octobre

Santé : Tout va bien. Profitez-en pour vous remettre au vélo – méfiez-vous cependant des nids-de-poule, des rails de tramway et des sorties portières s'ouvrant sur votre droite.

Travail : Tel le castor qui bâtit des barrages qui modifieront le paysage, vous avez les moyens d'avoir une action considérable. Jetez-vous à l'eau !

Amours : Soyez pragmatique si être romantique est au-dessus de vos forces.

CAPRICORNE

22 décembre au 20 janvier

Santé : Depuis que des caméras de télésurveillance lorgnent le bout de votre rue, vous vous sentez épié-e et fatigé-e de l'eczéma.

Travail : Les open-spaces vous filent le bourdon ? Allez butiner ailleurs.

Amours : Osez l'absolue frivolité. Ouvrez une choucroute en boîte.

TAUREAU

20 avril au 20 mai

Santé : N'abusez pas de votre cocktail favori, artichaut-kéfir-propolis.

Travail : Vos dossiers non-traités accusant un retard de plusieurs années, brûlez-les.

Amours : Aimez-vous les un-e-s les autres : c'est gratuit, non-imposable, renouvelable à volonté, bon pour le teint et la longévité et, accessoirement, ça éloigne les indésirables.

LION

23 juillet au 22 août

Santé : Vous connaissez des jours difficiles ? La réécoute de Brawlers, Bawlers & Bastards de Tom Waits (2006) pourrait vous sauver la mise.

Travail : Ne soyez pas peureux-se. Affrontez les défis. L'adversité est votre amie de toujours.

Amours : Vous avez tendance à vous émouvoir et larmoyer facilement. La faute à la fatigue, aux pollens, aux fragrances délicates à base de chloroacétophénone et de chlorobenzylidene-malononitrile contenues dans les projectiles lancés dans les rues pour animer les sorties shopping du week-end ?

SCORPION

23 octobre au 22 novembre

Santé : Elle est phé-no-mé-na-le ! Avouez que même vous, ça vous étonne de lire pareille annonce dans les colonnes de La Revue de l'Imprimerie Nocturne à laquelle votre beau-frère Henri-Jules a rudement bien fait de vous abonner.

Travail : Vous n'êtes pas fait-e pour les tâches médiocres, la demi-mesure et les projets mesquins. Vous avez raison de voir grand. Le cosmos est votre cour de récré.

Amours : Jouissez sans entraves – sauf si, bien sûr, comme la moitié des membres de ce journal, vous êtes adepte du bondage.

VERSEAU

21 janvier au 18 février

Santé : Évitez les popcorns.

Travail : Les vacances seront les bienvenues – si vous tenez le coup jusqu'à elles sans craquer.

Amours : N'essayez pas de recoller les morceaux de votre cœur en miette, testez la mosaïque.

GÉMEAUX

21 mai au 21 juin

Santé : Reposez-vous. Votre hamac vous tend les bras.

Travail : Soyez suffisamment flexible pour éviter la première humiliation quotidienne : le réveil drastique matinal.

Amours : Agitez-vous, musclez votre bassin, travaillez vos ados, vos fessiers et votre légendaire déhanché.

VIERGE

23 août à 22 septembre

Santé : Si vous jouez avec le feu, ne soyez pas surpris-e par les brusques montées de température.

Travail : Géraldine, du bureau B8 des contentieux fiscaux, vous à la bonne. Vous vous sentez épaulé-e et, ragillard-e par ce soutien, vous étinceliez.

Amours : Si vous rûdez la nuit, vous errez le jour – et ce sera bien fait pour votre gueule.

SAGITTAIRE

23 novembre au 21 décembre

Santé : Vous avez toutes les cartes en main pour prendre soin de vous. Alors n'accusez pas de tous les maux la conjoncture – certes déplorable – qui n'est pas responsable de votre procrastination malade ni de vos gueules de bois à répétition.

Travail : Depuis votre embauche dans cette usine à gaz, vous avez retrouvé l'équilibre professionnel qui vous faisait défaut.

Amours : Tartinez-vous de miel et faites-vous lécher par quelques ami-e-s.

POISSON

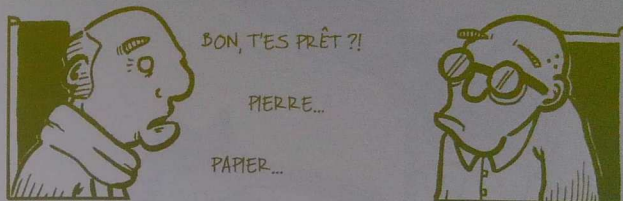
19 février au 20 mars

Santé : Marchez sur la surface d'un lac gelé en écoutant « Les abeilles » de Bourvil (1917-1970). « L'essai se gonfle et s'abandonne à la caresse du printemps... » et tout devrait rentrer dans l'ordre.

Travail : Vous avez l'intuition qu'une grève générale serait la solution qui permettrait de prendre du recul, de la hauteur, du repos et/ou du bon temps, mais comment convaincre le kèpo le contremaître ?

Amours : Certes, l'époque est à la masturbation dans les transports publics. Mais est-ce une fin en soi ?

SHIFUMI



SOLUTION DES JEUX

DUR DE LA FEUILLE

1. Érable ; 2. Chêne ; 3. Châtaignier ; 4. Tilleul ; 5. Figuier ; 6. Olivier

QUI A DIT ?

1. Emmanuel Macron ; 2. Christian Estrosi ; 3. Gérard Darmanin ; 4. Marine Le Pen ; 5. Donald Trump JR ; 6. Édouard Philippe



L'Imprimerie Nocturne remercie ses adhérent·e·s, soutiens, partenaires, lecteurs et lectrices.

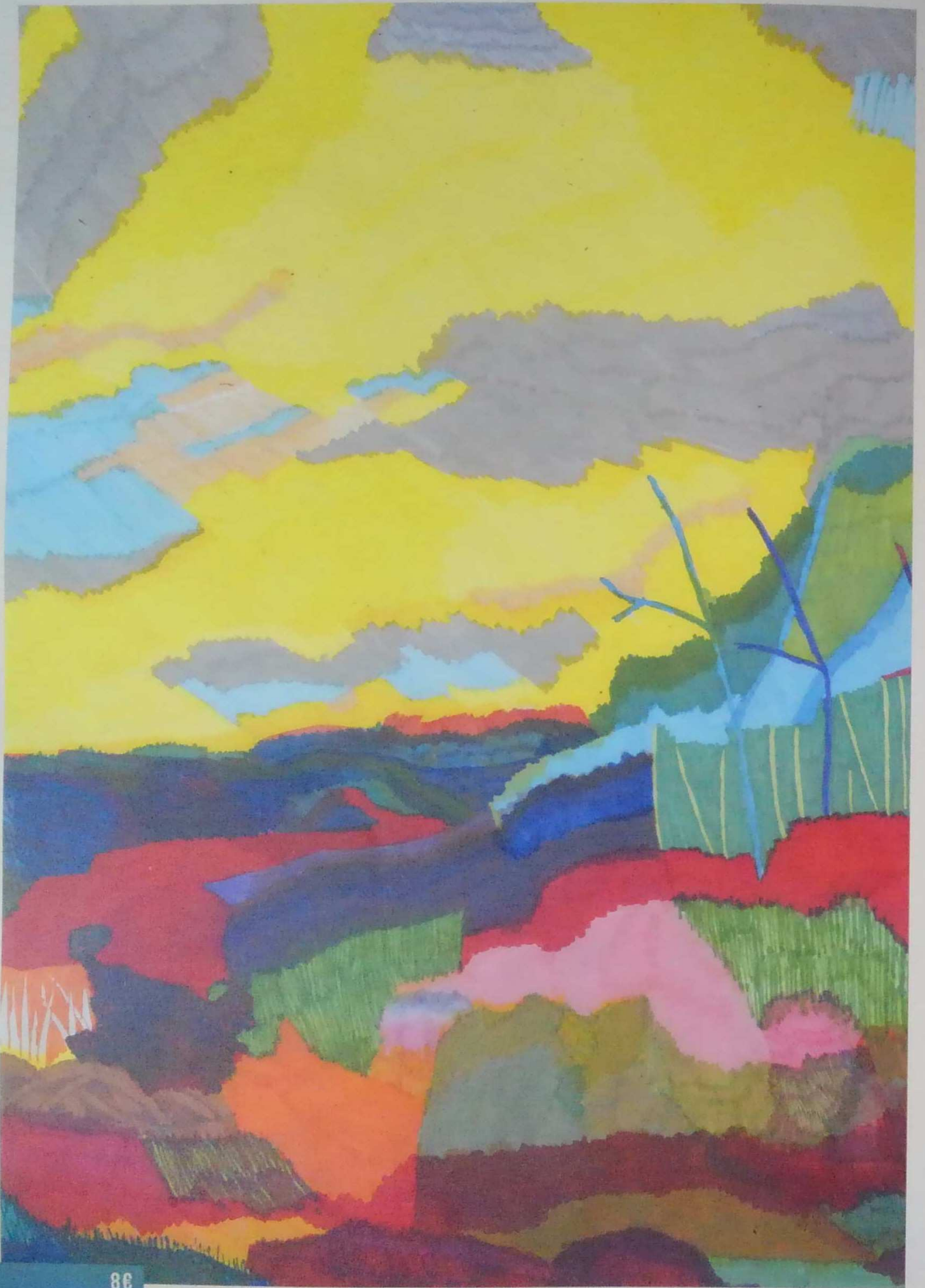
Les photographies ainsi que les images de livres, films et disques, appartiennent à leurs éditeurs ou auteurs respectifs. Les photographies, les illustrations et le contenu de la revue ne sont pas libres de droits. Merci de venir vers nous si quelque chose vous intéresse !

Photo de couverture : Louise Quignon
Illustration 4^e : Marianne Rivierre
Intérieur de couverture : Isabelle Giboni
Maquette : QZN
Relecture et correction : Cyrille Cléran
Stagiaire et assistance photo : Johana Churamani
Administration : Sulliane Legendre
Coordination : Marie Karedwen

www.imprimerienocturne.com
contact@imprimerienocturne.com

Número ISSN : 2556-0832
Achévé d'imprimer en mars 2019
Numéro 7 de la Revue de l'Imprimerie Nocturne
Printemps 2019
Association loi 1901 W353014171
N°siret : 81764201000018
142 rue Ginguéné 35000 Rennes





8€

ISSN 2556-0832

Détail, paysage, 2019, Marianne Rivierre



9 772556 083004